

Pédérastie Active



Enfer 1232



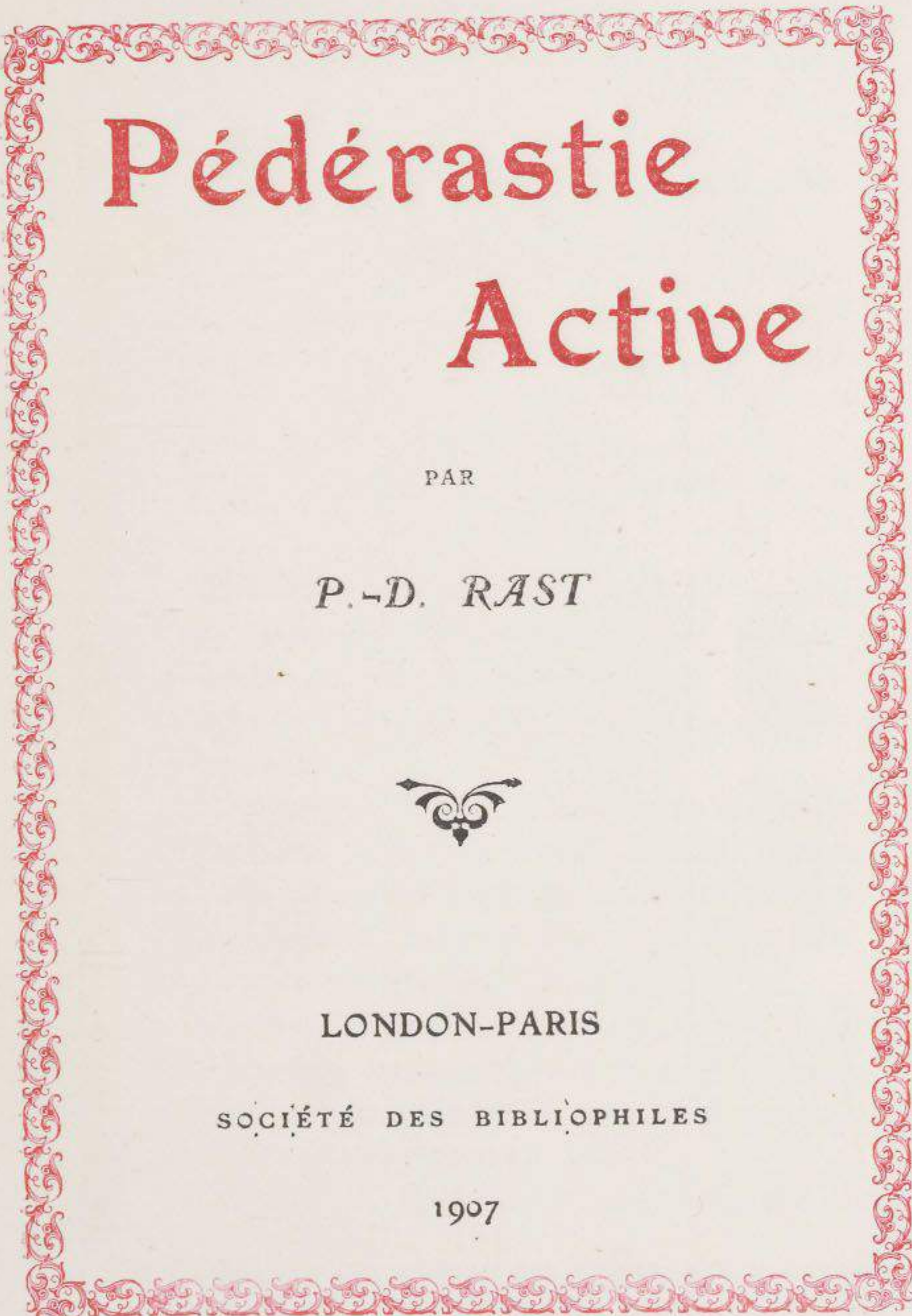


Hydrostatics

Acting

Professor of Mathematics

1855



Pédérastie Active

PAR

P.-D. RAST



LONDON-PARIS

SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES

1907

Pédérastie
Active

M. D. RAST

LONDON-PARIS

HOUGHTON MIFFLIN COMPANY

1917

PRÉFACE

A ses Lecteurs.

L'auteur : P.-D. RAST.

Ce volume, des plus intéressants, a sa place dans toutes les bibliothèques : l'instituteur le donnera en prix à ses jeunes élèves ; le curé en fera sa récompense du catéchisme de première communion.

Adolescents, hommes mûrs, pères de famille, célibataires endurcis, vieillards verts encore ou déjà un tantinet rachitiques, lisez-moi ça, faites-en votre livre de chevet, et vous m'en écrirez de voluptueuses nouvelles.

Soldats, tourlourous de toutes armes et de tous grades, empoignez-moi ça aussi. Je puis d'ailleurs me recommander auprès de vous de plus d'un haut patronage militaire.

Ce volume, d'autres le suivront dans la

carrière, quand l'aîné s'y promènera encore pour faire des heureux; je l'ai signé P.-D. RAST. Ça ne vous dit point mon nom patronymique, ni familial. Peu importe en l'occurrence, pourvu qu'en le lisant vous éprouviez quelques-unes des frénétiques émotions qui, tant de fois, m'anéantirent en l'écrivant!... pourvu que vous soyez à même d'essuyer comme si souvent j'ai dû le faire, du revers de votre chemise, les larmes de volupté que ça arrachera infailliblement à votre petit frère ! Car je suppose bien que, comme moi, vous avez un sensible petit frère.

Oh ! revivre ces inoubliables scènes par moi vécues !... oh ! ouvrir à tous et à chacun les incommensurables horizons des paradisiaques délices pédérastiques !... Je bande à faire péter les boutons de ma culotte, rien que d'y songer... Hallucination lubrique ! Je me figure sentir au plus profond de mon trou du cul les pines éjaculantes de foutre crémeux de tous mes lecteurs.

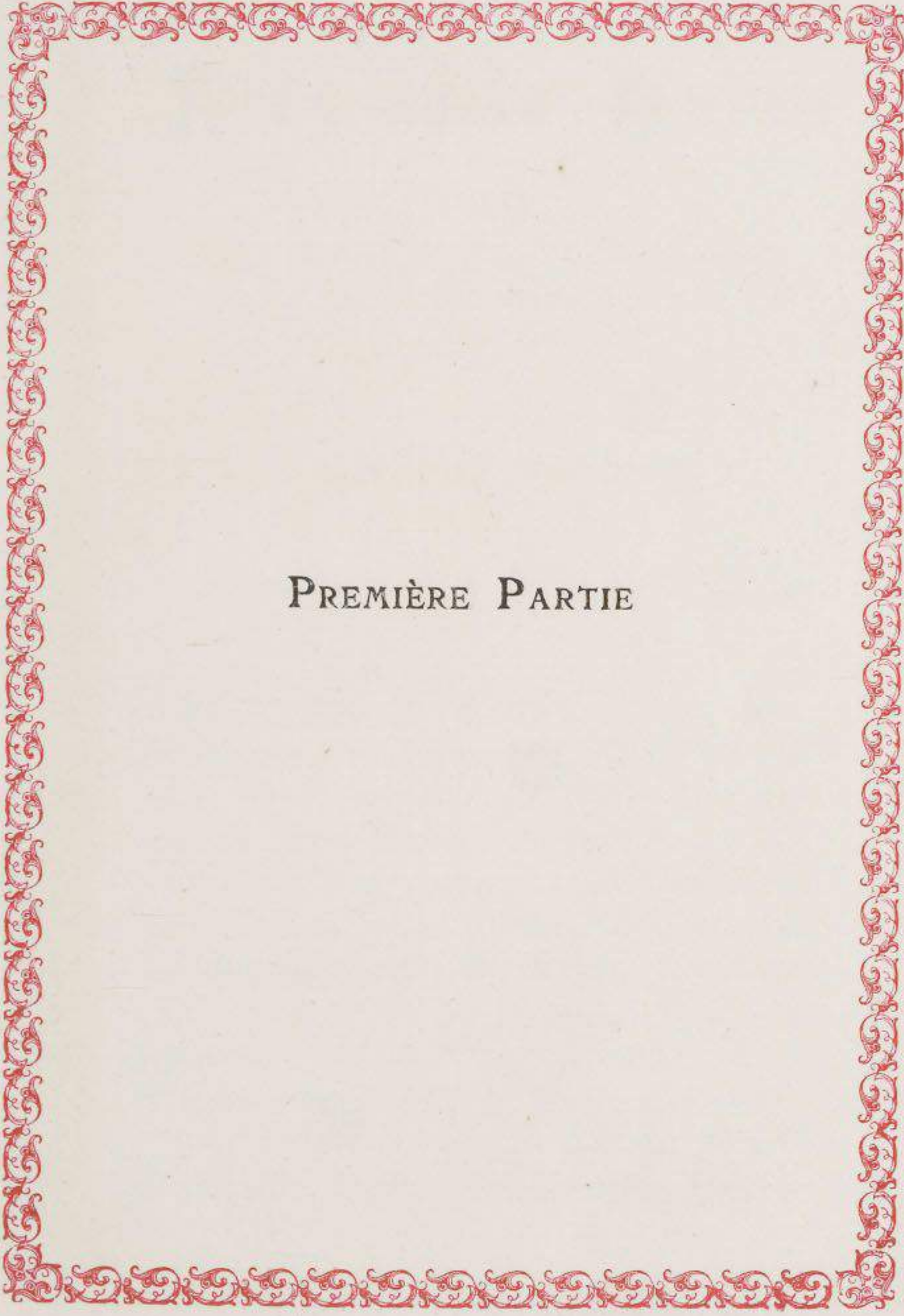
Faites bon accueil à mes histoires amoureuses ; j'en aurai tout prochainement d'autres plus croustillantes à vous raconter. Branleurs,

suceurs, masturbateurs, onanistes buccaux, anaux, mammaires, intercostaux, subbrachiaux, etc., etc., que de trucs amoureux encore j'aurai à vous révéler si le dieu des P.-D. mon patron bien-aimé, me fait des loisirs !...

Eh ! donc, lisez-moi ça, et secouez-vous la à ma santé, comme sans plus tarder je vais prier un tout gentil gamin de me rendre ce service.

P.-D. RAST





PREMIÈRE PARTIE

PREMIERE PARTIE

Pédérastie Active

PAR

P.-D. RAST

CHAPITRE PREMIER

Albert — La Première Fois

Vrai comme je l'écris ! je suis encore à en revenir, et je me demande comment cela a bien pu se faire ! Certes, ce n'est point par l'opération du Saint Esprit, mais plutôt grâce à la Providence des pédérastes qui, de temps à autre, daigne ménager d'ineffables douceurs à ses dévoués clients. Ne devrais-je pas cependant avoir honte de la chose et ne conter l'aventure que pour ma confusion ? Eh ! oui, c'est honteux, je l'avoue, mais c'est si bon !...

L'hiver dernier, certain soir de dimanche, j'étais donc, tandis qu'au dehors la neige tom-

bait drue et serrée, confortablement installé au coin d'un feu qui flambait à merveille; je relisais dans un volume à trois cinquante, les passages croustillants, plus à mon goût, précédemment marqués d'un coup de crayon : *Charlot s'amuse...* Et pourtant la perspective de passer dans la solitude cette longue soirée de décembre, avec les seules réminiscences des amusements polissons du dit Charlot, ne laissait pas que de m'effrayer un peu.

Oh! divine Providence!... que je reconnais bien ta main dans ce coup de sonnette qui m'annonce un visiteur inattendu! Ce n'était pas Charlot, mais tout comme, c'était Albert. Par une sorte de pressentiment de ce qui devait se passer, Albert aussitôt entré, je ferme à clef la porte extérieure, je l'introduis dans ma chambre, encore un tour de clef et nous voilà maintenant en tête-à-tête, à l'abri des indiscrets et des importuns assez mal avisés pour venir nous déranger. En deux mots, Albert a déjà expédié l'insignifiante commission qui me vaut le plaisir de sa visite. C'est pour moi le moment de brûler mes vaisseaux, et ma foi, tant pis, je les brûle, avec d'autant plus d'ar-

deur que le feu de l'amour me dévore les veines.

Depuis deux ou trois ans, entre tous les gosses du village, j'avais distingué celui-ci à la figure plus éveillée, au minois plus joli, à l'air plus cochon; blond, les yeux bleus, ravissante petite bouche, oreilles suavement découpées, nez légèrement retroussé, tout laissait deviner en lui des trésors cachés inappréciables. Aussi, souvent, mon imagination vagabonde, dans ses rêves lascifs, s'était-elle plu à le déshabiller complètement ce gamin, à s'extasier devant son adorable nudité, à sucer ses deux petits nénets roses, à manipuler délicatement ses gentilles couilles, à têter sa bibite, à enfoncer aussi creux que possible ma langue dans son cul. A maintes reprises, le jour, et surtout la nuit, j'avais agrémenté la jouissance d'une solitaire masturbation, en me figurant — douce illusion ! — que c'était Albert, mon Bébère chéri, qui, de sa main aussi experte que vicieuse, agitait en cadence ma longue tige. Et quand enfin le spasme final me secouait convulsivement, c'était Albert encore que j'étreignais en le criblant de baisers fou-

gueux et passionnés, c'était sur lui que je retombais anéanti. Et voilà que ce soir il était là seul avec moi dans ma chambre bien chaude et bien close, il était là dans toute la grâce et la joliesse de ses quinze ans !... Qu'auriez-vous donc fait à ma place ?... car je vous suppose bâti comme moi ! Vous eussiez, n'est-ce pas, tout simplement profité de l'occasion ! C'est aussi ce que je fis, et sans le moindre scrupule, je vous assure.

— Dis donc, Bébère, (en le fixant) pourquoi est-ce que tu fais si souvent des saletés ?

Et lui, rougissant, baissant la tête :

— Monsieur, je ne le fais pas encore trop souvent.

— Cinq ou six fois par jour ?

— Oh ! non.

— Combien alors ?

— Une ou deux, quelquefois trois, seulement il y a des jours où je ne le fais pas.

— Mais comment t'y prends-tu pour faire cela ?...

Son assurance habituelle reparaisait ; il était assez intelligent, le gosse, pour comprendre que mon inquisition n'avait rien que

de très amoureux ; il n'hésita donc point trop avant de répondre presque tout bas :

— Je me branle.

— Parbleu, je le sais bien que tu te branles, mais précisément comment t'y prends-tu pour te branler ?

— Comme cela...

Et Albert, avec tout l'art consommé d'un professionnel, de se mettre à manœuvrer de sa menotte droite, qui l'englobe, l'index de sa main gauche.

— Combien de temps, dis, mon Bébère, cela dure-t-il ?

— Une dizaine de minutes.

— Et tu t'arrêtes ?...

— Quand je jouis.

— Oui, mais ce n'est pas avec ton doigt que tu fais cela ?

— Non.

— Avec quoi, alors ?...

Sa timidité l'a repris, il lui faut encore lâcher un gros mot, celui que j'attends.

— Allons, n'aie pas peur, tu vois bien que moi aussi je connais ça ; voyons, avec quoi te branles-tu ?...

— Avec ma... bite.

Le gros mot était lâché, et Albert me regardait si langoureusement, attendant l'effet sur moi produit par sa déclaration, qu'incapable de résister plus longtemps, je l'attire sur mes genoux, et lui enserrai la taille de mes deux bras, en même temps que sur sa bouche, je déposais longuement le plus savoureux baiser. « Dis, mon Bébère, montre-moi la ta bite... » — « Ha!... » Très léger mouvement de surprise de sa part en exhalant ce « ha! ». — « Dis, mon chéri, montre-moi la, car tu sais, je t'aime bien... » Et ma langue fourrage éperdûment sa bouche. « Dis, mon Bébère, mon amour! »

Albert, cependant, s'est un peu dégagé de mon étreinte passionnée, et je l'entrevois qui, docile à mon invite, (le satané gosse, il n'attendait que cela!) se met à déboutonner lentement, l'un après l'autre, les quatre boutons qui, de son nombril à son entre-jambes, cadenassent dans sa prison le joli bijou que tout à l'heure il appelait sa bite. Aussi modestement que le comporte pareille situation, il lève le dernier voile, sa braguette, une pauvre petite

braguette de coton, et *Jésus* s'offre à mes adorations. *Jésus* m'apparaissait sous la forme d'une délicieuse asperge printanière, de moyenne grosseur. Je suis fou de cette sorte de légume, surtout quand il est accommodé à la sauce blanche ; aussi sans tarder, avec le plus vif empressement, je me mis à dévorer cette délicieuse asperge. Comme elle était toutefois assez résistante, il me fallut bien cinq ou six minutes avant d'en avoir raison, mais Dieu que c'était bon !... Tendre victime, Albert essayant en vain de fixer le ciel de ses yeux convulsés, ne protestait contre ma voracité que langoureusement par des « ah ! » et des « oh ! » significatifs, quand tout à coup un « ah ! » plus accentué et plus prolongé le fit s'abîmer sur moi, en même temps que je me sentais enivré de sa génitale liqueur.

L'avez-vous jamais goûté ? C'est incomparablement délicieux le foutre de puceau. J'en fis une fois de plus, ce soir-là, la savoureuse expérience ; mais dans quel état sexuel cela met celui qui vient de l'expérimenter ! Vous seuls pourrez le dire, fortunés mortels qui l'avez goûté ! C'était mon cas. Permettez-moi

en conséquence de continuer à vous faire bander.

Après un quart d'heure environ d'anéantissement, Albert rouvre les yeux, ses jolis yeux azurés fendus en amande et si délicatement ombragés de sourcils et cils blonds. Le pauvre chérubin s'était cru, depuis une demi-heure, transporté au milieu des célestes phalanges de ses confrères éthérés, et le voilà qui se réveille, hélas ! sur terre. Oui, mon, chéri, mais désormais, avec moi, tu feras renaître à ton gré la divine extase qui transformera ta terrestre existence en un Paradis de délices !

Par l'excès de sa jouissance, il était en vérité tout anéanti, ce pauvre Albert. Deux coupes de champagne et quelques *Fleurs des Neiges* eurent vite fait de le ranimer. « Bébère, branle-moi... » Encore une hésitation, d'ailleurs très compréhensible. « Oh ! dis, Bébère, fais-moi jouir aussi ! » Et ce disant, je dirige vers mon centre de volupté personnel sa main qui se laisse docilement guider. Le petit cochon, il a vite fait de me déculotter par devant, de poursuivre mon braquemard jusque dans ses derniers retranchements, de l'empoigner... Et

dame, il se met à l'ébranler avec toute la fougue de sa juvénile inexpérience. « Doucement, mon chéri, et raconte-moi depuis quand, avec qui, où tu as déjà fait cela... »

Et son récit commence, que je vous raconterai aux premiers loisirs que me créera le Dieu de la Pédérastie, récit entrecoupé de mes voluptueuses interjections ; son initiation par son grand frère Thomas, dont il partageait le lit ; depuis l'éducation par lui de Philippe, son cadet, pendant les heures nocturnes où ils reposent côte à côte dans les mêmes draps, sous la même couverture ; ses aventures avec Gérard, le gros Morizet, le grand commis à Bouchard, et combien d'autres!...

Dans son moëlleux fourreau cependant, ma bite, en dépit de la délicatesse de la manœuvre, se gonflait de fureur, si bien que pressentant le suprême cataclysme, je n'eus que le temps de m'écrier en suffoquant : « Bé...bè...re..., mon chéri!... su...ce...-moi... la...! » C'était déjà fait, et déjà aussi, de mon dard englouti jusqu'au plus profond de sa bouche, avait jailli la plus copieuse décharge qui m'eût jamais soulagé. A mon tour j'étais pâmé, tan-

dis que Bébère, lui, continuait à humer jusqu'à la dernière goutte mon vital chalumeau.

* * *

Sept heures ! Sapristi, il était temps que le gosse rentrât chez lui pour ne point éveiller de soupçons ! En un clin d'œil, nous voilà tous les deux reculottés ; une dernière embrassade à langues pénétrantes, une coupe de champagne au secret de notre entrevue, à la pérennité de nos amours, et Albert, au pas de gymnastique, court rendre compte de sa mission officielle, tandis que vanné je m'affale sur mon fauteuil, en songeant à la suite.





CHAPITRE II

Albert — Récidive

« Monsieur !... Albert m'a dit de vous demander quand est-ce qu'il pourrait venir vous voir ? »

Celui qui m'abordait et m'interpellait ainsi le jeudi qui suivit l'aventure que je vous ai précédemment narrée, c'était un gosse d'une douzaine d'années, c'était Philippe, jeune frère d'Albert. Sans le connaître par ailleurs, rien de plus facile que de le rattacher à son arbre généalogique, pour qui sait diagnostiquer les

charmes d'un adolescent : semblable tournure, similaire frimousse, même odeur *sui generis*.

— Très bien, mon mignon (et déjà je dardais sur lui certains regards de concupiscence rigoureusement prohibés par la Loi divine et toutes les législations humaines), très bien..., qu'il vienne dimanche soir à trois heures.

Le dimanche j'étais complètement libre et absolument seul, donnant ce jour-là congé à la vieille caricature qui, moyennant finance, prend soin (elle se le figure du moins) de mon ménage. Albert aussi, le dimanche, était libre, et de plus dégrasé, car il lui fallait, si jeune, le pauvre chéri, pendant la semaine, gagner sa croûte quotidienne à la sueur de son front.

— Entendu, n'est-ce pas Philippe, dimanche à trois heures ?

— Oui, Monsieur.

Et avec l'insouciance de ses douze ans, Philippe que volontiers j'aurais retenu et peut-être entraîné chez moi (je suis si faible quand s'offre ma tentation favorite !) Philippe déjà était loin, donnant à ses sabots le coup de grâce en esquissant maintes glissades sur la neige durcie.

*
* * *

Dimanche soir, trois heures... A peine mon coucou, de sa voix embrumée (nous sommes en décembre) a-t-il fini de jeter dans ma solitude son cri trois fois répété, que ma sonnette, tintant avec une certaine timidité, accélère les palpitations de mon cœur... C'était... Lui... Albert !... Absolument inutile, n'est-ce pas, de lui faire préciser l'objet de sa visite ? Lui et moi ne le savions que trop, pour notre félicité en cette vie, et peut-être, notre malheur dans l'autre. Aussi, la porte à peine verrouillée, avons-nous vite fait de nous entrelacer amoureusement, tandis que nos langues se cherchent et se retrouvent avec le plus vif plaisir.

Ces premières dévotions faites à Cupidon, nous pénétrons dans son véritable sanctuaire, ma chambre à coucher, où le thermomètre marque, grâce au système breveté s. g. d. g. de ma cheminée, tout près de 25 degrés. C'était, je crois l'avoir lu, à la Bibliothèque Nationale, dans certain vieux bouquin, exactement la température du Paradis Terrestre, alors que nos premiers parents n'avaient point encore, à

cause de la froidure, éprouvé le besoin de protéger, en les voilant, leurs charmes réciproques.

Echange de quelques insignifiances... et alors mes deux yeux dans ses deux yeux, tandis que de nos bras, nos tailles sont enserrées, à brûle-pourpoint je lui demande :

— Depuis dimanche, Bébère, combien de fois t'es-tu branlé ?

— Sept à huit fois...

— Tout seul ?

— Non,..., trois fois avec Philippe (*), deux fois avec le commis à Bouchard (**), et puis peut-être encore trois ou quatre fois tout seul.

J'avais décidé ce soir-là de dévêtir complètement Albert pour me repaître de sa nudité, en même temps que j'exhiberais à ses yeux mes bijoux les plus intimes, vulgairement, comme on dit au Bordel, nous devions nous mettre à poil tons les deux.

(*) *Philippe*, son jeune frère. douze ans, qui partage son lit.

(**) *Le commis à Bouchard*, scieur de long, dix-sept ans, plus à raison qu'à tort, on croit ici qu'en l'absence du dit Bouchard, son patron, il occupe de temps à autre sa place dans le lit conjugal.

Aucune résistance de sa part... Sans la moindre hésitation ni le plus minime remords de conscience, je l'avoue à ma honte, hélas !..., je m'acharne successivement après chacun des boutons de son veston, dont j'ai vite raison ainsi que de la veste elle-même, qui tout de suite sur la chaise où s'entasseront ses hardes et les miennes, voit tomber à ses côtés son gilet et sa cravate. Les bretelles, des épaules sont descendues au long des hanches, cependant que Bébère, docile à mon impulsion, est déjà renversé sur une chaise longue tandis que je m'escrime après ses souliers boueux. Les souliers arrachés, au tour des chaussettes et je ne résiste pas davantage à la volupté d'embrasser, de lécher les pieds de ce petit cochon de quinze ans... Mais, poursuivons l'angélique besogne et recueillons-nous, car les derniers voiles qui dérobent aux yeux des profanes le Saint des Saints, va tomber. Ce dernier voile, c'est sa culotte, dont je viens de détacher le dernier bouton... elle est à bas. J'ai vite fait de l'en dépêtrer, tout en considérant avec intérêt, juste à l'endroit où le bon Dieu a placé pour sa créature raisonnable, créée à son image et à sa

ressemblance, le centre des plaisirs vénériens, certaine protubérance qui, en vertu de la communication des idiomes, produit en moi son immédiate répercussion. Cette protubérance, ai-je besoin de le dire, c'était la bite d'Albert qui protestait à sa façon contre la violation de son domicile. J'en ai vu d'autres révoltes de pudeur instinctives, ma pauvre chérie, va... tu ne m'intimides guère, comme preuve, tiens voilà le cas que je fais de la chemise d'Albert, ta suprême sauvegarde... La chemise chaste-ment, tel un voile de communiant, dérobaient en les recouvrant les autres vêtements déjà épars sur la chaise. Et alors..., Dieu !... quelle extase !... Les jolis tétons ! fraises vermeilles qui ne demandent qu'à se laisser croquer !... Le délicieux petit nombril !... Mais surtout, surtout cette quéquette qui émerge de sa naissante et frissonnante touffette de poils blonds !... Elle mesurait tout au plus, cette adorable divinité, en longueur de dix à douze centimètres, alors que son périmètre n'était guère que de cinq à six. Et pourtant quelle suave fleur au parfum enivrant !... quel velouté dans sa tige !... quel rubis que sa corolle ! Ce centre des plus

incomparables délices était d'ailleurs supporté par les plus gracieuses cuisses, les plus élégantes jambes. les plus dodus mollets que vous ayez jamais rêvés, sans compter ces pétons auxquels ma langue ne peut s'empêcher d'adresser un itératif hommage. Mais déjà j'ai imprimé à Albert une impulsion rotative, si bien que c'est maintenant son post-face qui s'offre à mon admiration ! Dieu !... qu'elle est gentiment dessinée sa chute de reins et comme voluptueusement mon doigt suit les sinuosités de la rainure qui de son épine dorsale aboutit au trou de son cul ! Va, mon Albert, la prochaine fois ce ne sera plus seulement mon doigt mais ma langue et mon braquemart qui forceront l'entrée de ce Port du Salut.

Depuis le jour inoubliable où, en l'absence de son mari appelé sous les drapeaux en qualité de réserviste, certaine femelle abusa de moi, — j'allais alors sur mes seize ans — je crois bien avoir expérimenté tous les raffinements de l'amour féminin. Ce que j'en ai vu ! ce que j'en ai baisé ! Avec combien de toutes jeunes et de plus vieilles ne me suis-je point vautré ! Ce que j'ai joui, bon Dieu, en pratiquant cet

amoureux commerce ! Et pourtant jamais la femme n'a eu pour moi l'attraction de l'un ou de l'autre des mâles auxquels je me suis prostitué au cours déjà long de ma sodomique existence.

Cédant à ma fougue lubrique, j'eusse vite fait d'étendre Albert sur mon lit et de m'allonger sur lui en lâchant mes spermatiques écluses, mais je comptais bien faire durer le plaisir plus longtemps et ne donner satisfaction à la nature que quand il me serait impossible de me retenir. D'autant qu'Albert, je le voyais bien, grillait d'envie de me contempler dans le même costume primitif. Plusieurs de mes boutons avaient cédé à l'impétuosité de ses doigts, mes habits successivement allaient rejoindre le tas où gisaient les siens, comme lui me voilà nu, tout nu et je bande... Cependant que cet affreux gosse, non content du résultat déjà produit sur ma virilité, s'amuse cyniquement à froisser mes testicules, à friser mon poil, à décalotter ma bite, en même temps qu'il mordille, et sérieusement je vous affirme, mes tétons.

Avant de poursuivre nos cochonneries réci-

proques, et de parcourir la gamme des indicibles sensations qui préludent à l'extase divine. nous avons besoin l'un et l'autre de nous reconforter ; et alors, tandis que Bébère, installe cavalièrement ses fesses sur mes genoux, collant son cul le long de mon ventre au risque d'écraser mes parties génitales, nous commençons à faire honneur à la collation que j'avais pris soin de préparer. Les *Pernot* et le *Moat* sont délicieux quand on les croque et déguste ainsi avec assaisonnement pimenté de saloperies. N'ai-je pas poussé l'aberration jusqu'à baigner dans ma coupe de Champagne la bite et les couilles de mon Bébère !...

Il n'est point d'exercice complet de Pédérastie qui ne comprenne nécessairement la manœuvre de l'Enculage. Rien de plus lubrique en effet, comme aussi de plus voluptueux et de plus assouvissant, que de perforer l'anus d'un joli petit garçon, de fouiller ses boyaux, de les inonder de foutre brûlant, que d'expirer enfin de volupté, alors que les deux corps compénétrés et soudés l'un à l'autre, n'en forment plus qu'un ! C'est cet idéal que je voulais réaliser avec Albert, mais pour en arriver là heureuse-

ment, ayant l'expérience consommée de la chose, je ne me dissimulais point les difficultés organiques qu'il y aurait à surmonter. Dame ! ma bite était assez grosse et le cul d'Albert bien petit !... La cheville se trouvait donc des plus disproportionnées avec le trou où elle devait se loger. D'autant que j'avais de suite constaté par la vue et le toucher qu'Albert était encore vierge de ce côté de son individualité. Avait-il seulement la moindre idée de cela ?... Oui ; il se mit à me raconter qu'à sa dernière permission de vingt-quatre heures, Thomas, son grand frère, maintenant dragon de deuxième classe au 16^e, dans leur lit commun, le soir, avant de s'endormir, lui avait dit qu'à la caserne on s'amuse comme cela et qu'on en éprouvait énormément de plaisir... Thomas avait même essayé de lui mettre, mais n'ayant rien sous la main pour graisser, il n'avait pu réussir, et s'était contenté, après plusieurs tentatives infructueuses, de se faire tout simplement branler comme autrefois, mais de lui décharger entre les fesses au lieu de le faire sur son nombril. Et puis, il avait promis de se rattraper et de mieux réussir

quand bientôt il reviendrait au jour de l'an. Oui, Thomas, tu entreras sans la moindre difficulté, car j'espère bien d'ici là te frayer moi-même le chemin.

Albert me dit encore que Philippe, lui, savait ce qu'il en était. Certain soir, il était rentré avec une pièce de vingt sous et le cul tout endolori, ce qui ne l'avait d'ailleurs point empêché de retourner plusieurs fois depuis au moulin, où un vigoureux meunier d'une trentaine d'années, marié s'il vous plaît et père de famille, se fendait de vingt sous pour le plaisir de lui meurtrir le cul.

L'aiguille de ma pendule cependant tournait avec une désastreuse vélocité, pour ce soir, il était grand temps d'aboutir, remettant au prochain dimanche, l'essai infructueusement tenté par Thomas. Sans compter qu'influencée par notre chaste conversation, la quéquette d'Albert frétillait de plus en plus sous l'influence des poussées spermatiques qui, de ses couilles, faisait refluer son foutre jusque dans le canal de l'urètre. Il n'y avait donc plus, l'aimable partenaire, qu'à l'étendre sur mon lit et, sans prendre le temps de lui expliquer

la théorie du 69, à m'allonger sur lui dans la position du 6, c'est-à-dire la tête en bas sur sa pine et le derrière en l'air sur sa figure. Il n'y avait plus qu'à emboucher sa clarinette tandis qu'il embouchait la mienne, et à commencer le duo d'amour..... A peine en avions-nous joué quelques mesures que le premier motif s'achevait par des soupirs. — Une pause, pendant laquelle néanmoins nous ne désembouchons pas, et le deuxième motif commence plus long que le premier, mais d'une mélodie plus suave encore. Enfin, c'est la finale qui nous anéantit tous deux dans l'extase... Bien vite revenus à la réalité de l'existence, Albert, tandis que nous étions à la recherche de nos vêtements, m'avoua qu'en ces deux coups je lui avais fait avaler un bon demi-verre de foutre. Je le crus sans peine, car j'avais personnellement conscience d'avoir épuisé toute ma réserve. Lui aussi, de son côté, m'avait fait bonne mesure.

Un quart d'heure après, de retour au foyer familial, Albert demandait à Philippe si, dans cet après-midi, il avait, lui, gagné sa pièce de vingt sous.



CHAPITRE III

Albert — Le grand Jeu

La semaine me parut vraiment longue ; les jours, des jours brumeux de décembre, s'écoulaient avec une désespérante monotonie, et dire que les heures filent si rapidement quand j'ai la bonne fortune d'enserrer quelque gamin de mes bras et de mes jambes.

Pour faire patienter plus aisément la lubricité fouguese de ma nature, j'entrepris, le mercredi je crois, un pèlerinage jusqu'au moulin où Philippe, du fait du vigoureux meu-

nier, avait perdu la virginité de son cul. Ce meunier, je le connaissais un peu, et je n'ignorais point que son moulin était fréquenté par toute une population féminine, qui venait là, comme dans un sanctuaire, faire ses dévotions: les unes tourmentées par leur puberté naissante demandant à être initiées aux mystérieuses opérations de l'amour, les autres éprouvant le besoin d'une plus copieuse éjaculation pour tempérer l'ardeur du prurit qui continuait à les démanger malgré les conjugales caresses nocturnes. Mais je ne savais pas jusqu'à présent que, volontiers, il réservait aussi ses bons offices à ceux qui aiment à se faire varloper l'anus. Albert, par ses confidences, me l'avait appris, et étant de ceux-là, je me dirigeai donc du côté du moulin avec la vague espérance d'une problématique aventure... Hélas! rien... Le moulin ne tournait point cet après-midi, et pas l'ombre du meunier dans ses alentours. Force me fut de tâcher de m'en consoler aussi bien que possible, le soir, avant de fermer l'œil, en évoquant sa silhouette, tandis que, à défaut de mieux, je me passais la fantaisie d'une masturbation solitaire. Mais,

tandis que dans la charmante partie de cinq contre un, je prolongeais la volupté et retardais autant que possible l'inévitable dénouement, combien je jalousais la femme du meunier, à cette même heure, allongée sous la couverture, dans les mêmes draps que Lui !... Et je m'endormis avec la conviction qu'une nuit ou l'autre il m'épouserait.

Le dimanche enfin arrive, et avec lui revient Albert. Comme je l'attendais avec la plus vive impatience, au premier coup de sonnette, je me précipitai vers la porte. C'était bien lui, mon gosse adoré, mais accompagné de Philippe. J'allais me demander si je devais me réjouir ou non de cet imprévu, quand un regard significatif d'Albert me rassura tout de suite. J'avais compris... J'embrasse Bébère et lui me rend mes baisers ; puis c'est sur les joues, sur la bouche de Philippe que je colle mes lèvres lascives, en lui disant :

— Qu'est-ce que tu veux, mon Philippe ?

— Monsieur, c'est Albert qui m'a dit de venir avec lui.

— Pour quoi faire ?

Je le tenais toujours par la taille, et je l'en-

tends qui, tout rouge de honte, murmure à mon oreille :

— Pour nous amuser ensemble.

— Nous amuser !... A quoi donc ?

Et plus bas encore, et plus écarlate aussi :

— *A faire des saletés.*

Un brûlant et passionné baiser fut la récompense de sa franchise. Au courant des usages, Albert, tandis que s'échangeait notre dialogue, avait pris soin de donner un double tour de clef à la porte. Deux instants plus tard nous étions enfermés aussi dans le sanctuaire de nos amours, dans ma chambre à coucher. Albert pourtant croyait devoir, par manière d'excuses, m'expliquer qu'il s'était fait accompagner de son jeune frère, parce que, au cas où je n'arriverais pas à enculer son trou virginal, je trouverais une compensation avec Philippe, précédemment défloré. Charmante et amoureuse prévoyance !

Jugeant tous préliminaires inutiles, car ayant une rude besogne à accomplir, les instants pour nous étaient précieux, je demandai aux deux petits vauriens de se mettre à poil, tandis que j'entreprenais déjà la même opéra-

tion pour mon compte personnel. En un clin d'œil, pêle-mêle, s'entassent sur un fauteuil leurs vêtements et les miens. Philippe, plus expéditif, n'a plus que sa chemise pour cacher à nos regards inquisiteurs les secrets de son corps, et comme il a l'air d'hésiter devant une si complète exhibition, Bébère de lui lancer un : « Allons, dépêche-toi donc, espèce de con, » en même temps qu'il lui donne l'exemple de cette suprême impudeur. J'ai vite fait de me trouver aussi en pareil état de nudité, et nous admirons nos charmes réciproques. Albert énumère et fait valoir à son frère chacun des avantages et toutes les beautés ds mon corps, lui demandant si le type du moulin lui en a jamais montré autant. Je ne sais lequel des deux, du meunier ou de moi, aura la préférence du gamin, qui garde pour lui son appréciation, mais je le vois s'extasier devant ma bite qu'il caresse gentiment, et comme un fin connaisseur je le sens soupeser mes couilles. Albert ne trouve rien de mieux que de sucer mes tétons et d'enfoncer, sans me prévenir, son doigt dans mon cul. Quant à moi, je détaille Philippe... C'est tout de même bien joli, c'est ado-

nable un gosse d'une douzaine d'années, à la prime aurore de sa puberté. Il était adorable, mon Philippe !... D'ailleurs, c'était exactement Albert en format plus réduit. Heureux le père qui a su procréer de pareils chefs-d'œuvre ! Mille fois fortunée la mère qui a conçu et modelé de telles merveilles. Vous n'aurez donc pas lieu de vous étonner si j'avoue que je prodigue caresses et baisers à chacune de ses ravissantes beautés ; tout y passe, jusqu'à son cul, son cul surtout où j'enfonce ma langue avant d'y fourrer ma bite. Mais pour qu'Albert ne fut pas jaloux des faveurs faites ainsi à son frère, je lui dit de se préparer de façon immédiate à l'opération de son dépucelage anal. Philippe nous raconta alors que le meunier, la première fois, l'avait déculotté, cela va sans dire, et lui ayant relevé la chemise sur le dos, l'avait fait se courber en avant, les bras appuyés sur un sac de mouture. Puis il lui avait, à plusieurs reprises, introduit une chandelle de suif dans le trou du derrière, lui avait par ailleurs fait lécher sa grosse bite, et enfin tout en lui recommandant de pousser comme s'il voulait *chier* (*sic*), il l'avait empalé d'un seul coup.

Moins de trois minutes après, il dégainait et Philippe, reculotté, serrant ses pauvres petites fesses meurtries, quittait le moulin, emportant dans ses entrailles la semence de son bourreau.

C'était là le procédé classique que je connaissais bien pour l'avoir maintes fois employé; c'est d'ailleurs le plus commode quand il s'agit de triompher d'un cul neuf. Allons-y donc sans tarder. Voilà Bébère qui a parfaitement compris les explications de Philippe, dans la situation de la victime : l'échine ployée, il se cramponne des deux mains à un canapé et tend sa croupe à la vigueur de mon attaque anti-naturelle. Au lieu du vulgaire bout de chandelle, c'est ma langue qui se charge de préparer la voie, elle lèche, elle perfore, elle humecte copieusement, elle pénètre aussi creux que possible, elle ressort pour rentrer encore. Puis je graisse l'étroit orifice avec de la vaseline et je presse Philippe d'achever la préparation de mon bracquemard qu'il avait englouti dans sa bouche et qu'il faisait bander abominablement par les titillations de sa langue et le mordillage de ses lèvres. Suprême recommandation d'avoir du courage, tandis que

d'une main j'enserme fortement la taille de l'infortuné gamin, de l'autre j'ajuste mon instrument et je pousse vigoureusement. Du premier coup, le gland tout entier avait pénétré. Pour peu que vous ayez jamais pratiqué ou subi ce genre d'opération chirurgicale, vous savez que c'est là l'essentiel et le plus difficile, le reste n'étant qu'une bagatelle. Mais Bébère avait poussé un cri terrible, un « oh ! » déchirant :

— Oh ! non, ça me fait trop mal, non, je ne veux pas ! Retirez-vous. Non ! oh ! là ! là !...

— Philippe, branle-le, branle fort !

Et je donnai encore deux secousses qui logèrent mon outil jusqu'aux couilles. Albert souffrait, il exhalait sa douleur par des cris, des gémissements et des supplications ; moi je jouissais divinement de sentir ma pine si étroitement serrée par la contraction de ses muscles, j'étais au ciel !... Philippe cependant branlait et branlait fort, si bien que Bébère ne tarda point à moduler d'autres gémissements ; c'étaient encore des « ah ! » et des « oh ! », mais des « ah ! » et des « oh ! » de plaisir entremêlés toutefois de quelques interjections douloureuses qui se faisaient de plus en plus

rare. Le moment d'agir était revenu pour moi, car jusque là j'étais resté immobile dans ma prison d'amour, Je commençai donc l'habituel mouvement de va-et-vient, mais je ne pus guère opérer que cinq ou six fois le voyage de l'aller et du retour. Masturbé par son frère, Albert tournait les yeux, moi aussi, et au même instant où son foutre emplissait la main de Philippe, du mien je lui ensemçais les flancs. Sans déculer nous nous laissâmes tomber tous les deux sur le tapis ; histoire de la nettoyer, Philippe léchait sa main.

Revenus de notre anéantissement, je sortis mon affaire en piteux état, je recommandai à Albert de serrer les fesses pour ne rien laisser perdre de la médecine que je venais de lui administrer par derrière et après avoir ingurgité chacun un verre de réconfortant Bordeaux, nous nous mîmes au lit tous les trois, moi au milieu de mes deux acolytes. Pendant que nous nous reposions ainsi de nos fatigues, Philippe racontait en détail les séances du moulin, Albert m'apprenait que le deuxième fils du boucher, Ernest, un beau garçon de 24 ans, retour du service militaire aux Chas-

seurs Alpins, lui avait l'autre soir, dans la ruelle qui longe sa maison, fait tâter ses parties. Dérangés par un passant dans leur occupation, ils devaient se rencontrer le jeudi suivant au même endroit à sept heures et demie du soir. A part moi, je me promis bien d'assister à la séance.

Ces chastes propos m'eurent bientôt fait reconquérir ma virilité et je ne tardai guère à gratifier d'une splendide paire de cornes le meunier, amant de Philippe.

Pour que chacun eût sa part égale de volupté, Philippe s'accroupit sur le lit de façon à pouvoir faire emboucher sa clarinette par son frère étendu sur le dos ; c'est dans l'ouverture postérieure que mon instrument devait s'ajuster pour que le *trio* nous charmât de ses mélodies. Un simple coup de reins me suffit pour prendre position, Philippe esquisse à peine un « *ah* ». Est-ce de douleur ou de plaisir ? Je ne le sais vraiment pas, on s'aperçoit bien que le meunier a passé par là. Dans un suave balancement, le *trio* continue, la besogne amoureuse se poursuit des deux côtés, sucé par son frère, enculé par moi, le gosse

frétille comme une anguille dans la poële et traduit sa félicité par des monosyllabes qui ne laissent aucun doute sur l'intensité de ses sensations. Hélas ! tout à une fin ici-bas, l'éternité bienheureuse n'est pas de ce monde ! A ses monosyllabes qui devenaient de plus en plus inintelligibles, je compris que la fin pour Philippe s'avavançait à pas accélérés. De mon côté, je pressai et accentuai le mouvement ; il n'était que temps, raidi dans une suprême convulsion, le gamin tombait sur Albert au moment précis où je lâchais mes écluses spermaticques et lui redonnais d'un côté infiniment plus qu'il ne perdait de l'autre. Encore une étape de parcourue ! Halte et repos ! Ce n'était pas sans besoin ; entrelacés sur le lit la conversation recommence librique.

C'est pendant cet intermède que nous nous concertons pour nous amuser avec Thomas qui doit venir à Noël passer au pays huit jours de permission. Albert m'assure qu'il ne demandera pas mieux, car il est encore plus cochon que nous (*sic*). Eh ! bien, vrai !... Oh ! oui, maintenant que j'ai souillé ses deux petits

frères, me protistuer à Thomas, leur aîné, dragon au 16^e.

A l'oreille d'Albert, Philippe avait murmuré quelque chose. Le croiriez-vous ? Les saligauds projetaient tout simplement de m'enculer à mon tour ! C'est l'aveu que je parvins à leur arracher après bien des réticences ; j'allais donc, juste peine du talion être moi aussi leur victime. Heureusement pour l'intégrité de mes muscles que ni les sacrificateurs, ni les instruments de torture dont ils disposaient n'étaient bien redoutables ! Philippe, (décidément il est encore plus libertin qu'Albert) revendiqua l'honneur d'ouvrir... mon cul. Docile à son invite, je m'allongeai à plat ventre, et le gosse d'imiter ce que tout à l'heure, il m'avait vu faire. De bas en haut, de haut en bas, sa langue humecte la raie qui partage les deux hémisphères de mon fessier, puis timidement d'abord, de façon plus hardie ensuite, elle s'insinue dans l'ouverture, elle s'y engloutit complètement. Ne dirait-on pas maintenant le va et vient d'une minuscule bougie ou encore d'une de ces billottes avec lesquelles s'amuse les mins au sortir de l'école ? Ça entre et ça

ressort, ça sort pour rentrer, le mouvement s'accélère.

— Eh ! bien, dépêche-toi donc, tu ne peux seulement pas, dit Albert impatienté.

— Si, attends... oh ! que c'est bon !... ça vient... tiens... tiens... ça... y... est... Ah !...

Et le siphon a cessé de fonctionner. Ça y était en effet pour Philippe qui retire sa pauvre petite machine ; quant à moi je n'avais rien senti. Il y avait par trop de disproportion entre le trou et la vrille. Mais déjà Bébère a mis à profit pour son avantage personnel les opérations préliminaires de son jeune frère, et sans la moindre difficulté il occupe la place d'amour. La manœuvre du siphon recommence, continue, se précipite et cette fois, je sens quelque chose, peu de chose, il est vrai, mais tout de même quelque chose qui, de lui, se transfuse en moi. Bientôt il se débonde pour retomber esquiné comme son frère, sur le lit.

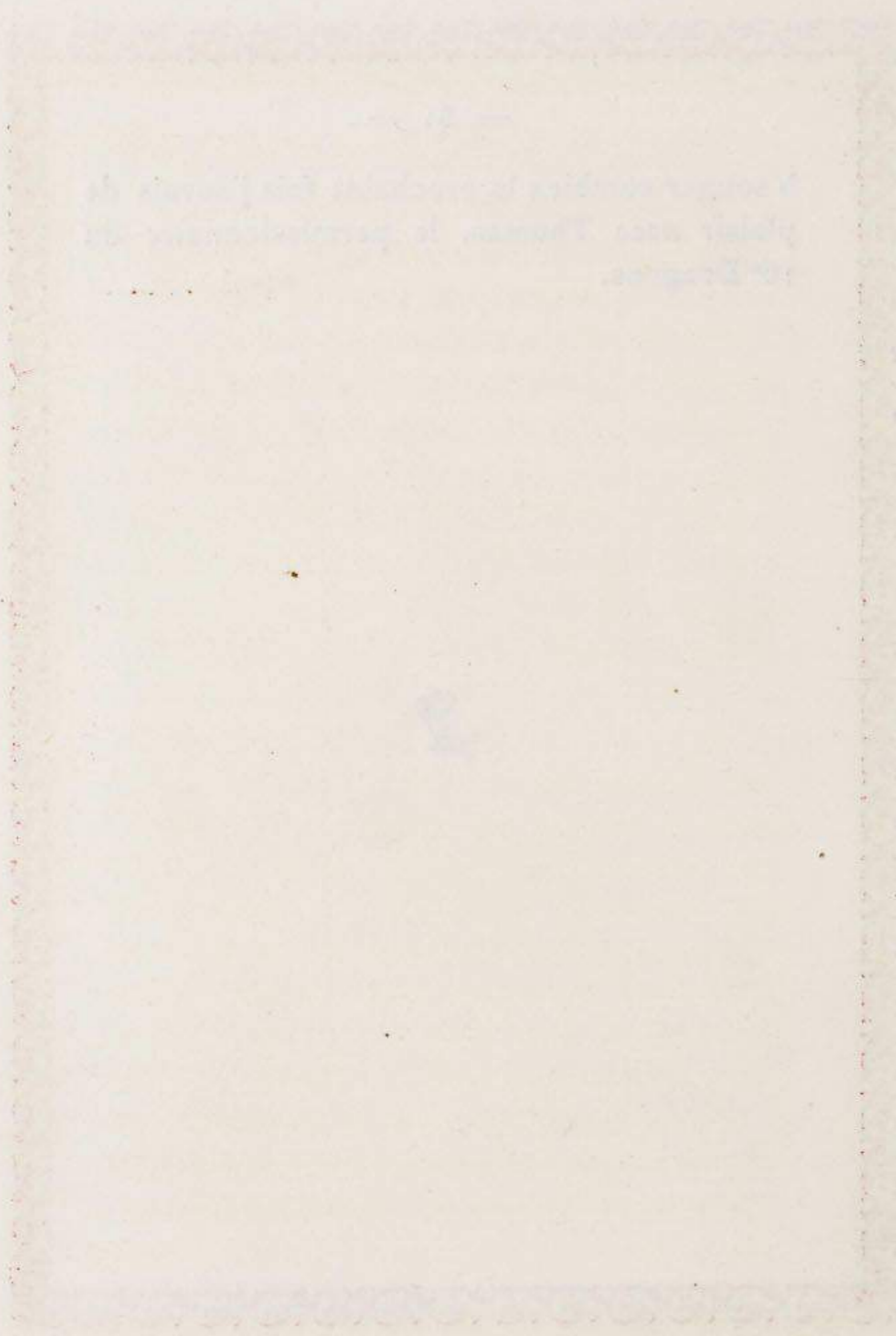
Moi, pourtant, je n'étais pas complètement démoli et ces enfantillages n'avaient fait que me redonner du nerf. Par mes baisers les plus lubriques, grâce à une deuxième libation de

vieux Bordeaux, j'arrivai à convaincre mes deux partenaires qu'ils ne pouvaient point me quitter (et l'heure de la séparation approchait) sans épuiser jusqu'à la dernière goutte mes réservoirs. Mais comment s'y prendre? Je m'en remis à leur initiative. Et voici ce qu'ils imaginèrent : le museau sur mes parties génitales, Philippe se mit à téter mon gland et Bébère s'employa à fricasser mes couilles, au risque de les broyer. Comme une décharge électrique j'éjaculai dans la bouche de Philippe, qui n'ayant point encore eu occasion de goûter cette sorte de crème, instinctivement, le premier jet reçu et avalé, s'était retiré. Mais pour que rien ne fut perdu de ce délicieux élixir, Albert s'était aussitôt installé au robinet pour ne se retirer que quand la source fut tarie.

Chacun repouilla sa chemise, sa culotte et le reste ; on s'embrassa encore une fois longuement et amoureusement, et mes deux polissons, d'un pas alerte, avec quelques abominations de plus sur la conscience, s'en furent chez eux, on devait les attendre pour souper. Comptant sur les promesses d'Albert, je restai

à songer combien la prochaine fois j'aurais de plaisir avec Thomas, le permissionnaire du 16^e Dragons.







CHAPITRE III *bis*

Horreur ! Avec des Trimards !

Ce soir-là j'avais aperçu deux trimardeurs entrer au Refuge municipal pour y passer la nuit. Misérablement vêtus, coiffés d'un lamentable béret, les mains dans les poches d'un large pantalon de velours aux couleurs plus que fanées, ils marquaient mal et pouvaient certainement être rangés dans la catégorie des gars bons à tout faire. C'étaient par ailleurs deux solides gaillards, deux mâles vigoureux, fortement membrés, à l'ossature athlétique, à la face bestiale. Les préjugés de la pudeur ne devaient pas les gêner beaucoup

ceux-là ! Approximativement, l'un pouvait compter vingt-cinq ans, l'autre frisait la trentaine. Ils s'étaient d'abord soulagé la nature, et le plus jeune, tout en pissant, avait contemplé les charmes du derrière de son compagnon accroupi juste au-dessous de l'écriteau qui faisait défense de déposer là des ordures. Et ils étaient maintenant allongés côte à côte sur la paille commune où tant d'autres avant eux étaient venus goûter un repos gratuit de quelques heures avant de reprendre leur métier de juifs errants.

L'oreille collée à la porte du réduit, je ne perdais pas une syllabe de leur conversation. C'est au hasard de la route qu'ils s'étaient rencontrés et demain ils se quitteront, poursuivant chacun de leur côté leur vagabondage.

— Merde ! s'écria l'un (à sa voix je crus reconnaître le plus âgé qui avait déclaré se nommer Charlot) si seulement on avait eu la veine de trouver là une *fumelle*, ce que je te l'aurais emmanchée...

— Les fumelles, répondit Mile (je savais déjà qu'il s'appelait ainsi), ça ne se rencontre pas si aisément que tu crois dans ces noms de

Dieu de pays. Ainsi, moi qui te causes, il y a plus de trois semaines que je n'ai pas rigolé avec. Ah! bon Dieu! gare à la première qui me tombera sous la patte!

Charlot à son tour, confessa que lui aussi jeûnait de la femme depuis longtemps, mais qu'il avait eu la bonne fortune de rencontrer des copains qui avaient consenti à s'amuser avec lui, et que peut-être, à défaut de mieux, ils pourraient ce soir en faire autant... Ce serait toujours cela...

C'est alors qu'une idée des plus ignobles se présenta à mon lubrique cerveau : « Pourquoi ne serais-je pas la femme qui manquait à ces deux pourceaux-là? Pourquoi ne pas exercer à leur égard cette œuvre de miséricorde, et remplir cet office de charité? » Aussitôt fait que pensé, sans hésiter, poussant la porte, je pénétrai dans ce lupanar d'un nouveau genre. A l'encontre des habituelles maisons à gros numéro rutilant de clarté, il y faisait un noir de four, sur lequel je comptais bien d'ailleurs pour garder mon incognito indispensable.

— Bordel de bon Dieu! criai-je en entrant, employant le langage et singeant les allures de

ceux que j'allais tout à l'heure épouser, si seulement on y voyait clair !

— Tiens ! un type ! Viens donc, mon vieux, te réchauffer les abatis contre nous.

Et m'approchant d'où partaient les voix, j'aperçus vaguement deux formes humaines vautrées l'une à côté de l'autre. Déplorant, sans aucune conviction, comme bien vous pensez, l'absence du moindre bout de chandelle pour éclairer la situation, je m'allongeai à mon tour à la suite de mes deux compagnons nocturnes.

A l'effet de les renseigner sur ma personnalité, j'entamai un récit dont ma féconde imagination fit tous les frais. Puis quand je les crus suffisamment édifiés et qu'ils m'eurent à leur tour décliné leur état-civil : « Sacré bon Dieu ! si seulement on avait là une putain ! » Je reprenais pour mon compte personnel l'idée qu'ils avaient eux-mêmes émise. « Mon vieux salop, les putains ça n'est pas pour des gueules comme nous. Elles ont bien trop peur de se faire engrosser, les garces ! Ah ! parle-moi de Paris ! Il n'y a encore rien de tel que ce patelin-là ! Avec moins de quarante sous, on peut

pirouetter tout à son aise sur un nombril ! Ici, vois-tu, il ne reste qu'à se secouer la cartouche ! » Et les confidences mutuelles se poursuivent avec une crudité d'expression qui dut faire voiler la face à tous les anges du paradis.

Cependant j'avais manœuvré au cours de cette chaste et intéressante conversation de façon à m'insinuer entre mes deux interlocuteurs. Etendus tous trois sur le dos, chacun de nous instinctivement s'était déjà plus qu'à moitié déculotté. Personnellement ma bite, tout contre le retroussis de ma chemise, se retroussait orgueilleusement pour ne pas faire trop piètre figure en si vigoureuse compagnie ; rarement je l'avais sentie aussi raide. Et la narration continuait de leurs cochonneries ; ils avaient vraiment tout fait, depuis le viol des petites filles et des vieilles femmes, jusqu'à l'enculage des petits garçons et la sodomie des hommes mûrs, ils avaient plus d'une fois goûté même l'épouvantable jouissance de la bestialité ! Les attouchements réciproques n'avaient pas tardé à se manifester entre nous. Ils étaient admirablement montés au point de vue géni-

tal, ces deux trimardeurs, ces deux voyous, ces deux gibiers de potence, auxquels, dans mon aberration sexuelle, j'avais hâte de me prostituer. Bienheureuse jument, j'allais donc me faire saillir par ces deux splendides étalons !...

— Sacré bordel de bon Dieu ! puisqu'il n'y a pas moyen de baiser, qui est-ce qui veut m'enculer ?

J'avais à peine émis ce cri du cœur que Charlot, complètement débarrassé de son pantalon et la chemise toute débraillée, m'attirait dans ses bras et m'y enserrait comme dans un étau. Il me dardait sa langue dans la bouche, nos deux âmes s'aspiraient énergiquement et sa bite énorme (quelle queue ! doux Jésus !) confraternisait avec la mienne. A l'excitant contact de ses parties velues sur ma nudité, je ne pouvais plus que soupirer : « Oh ! sacré nom de Dieu de cochon ! ce que tu es poilu ! ce que tu me piques ! » Il l'était en effet poilu, et ce poil piquait, je vous assure. Sa moustache hirsute me dévorait la figure, je sentais là comme une pelote d'épingles qui martyrisait ma chair en s'enfonçant dans ma peau. Du poil,

il en avait non seulement une touffe à la bite comme tout le monde, mais jusqu'au-dessus du nombril, mais encore sur les cuisses, au creux de l'estomac entre les deux tétons, et ma main qui s'enhardissait à fourrager toujours plus avant, se perdait sous ses aisselles dans les broussailles d'une véritable forêt vierge (vierge ! hum !).

En dépit de l'obscurité, Mile s'était vite rendu compte de l'intimité du commerce amoureux que j'entretenais avec Charlot et sans tarder ils se mit à l'unisson. Je sentis alors le lubrifiant contact de sa langue dans l'entrejoint de mes fesses ; j'allais lui en exprimer toute ma reconnaissance, quand la douleur m'arracha un cri : « Oh ! l'animal ! » Vous l'avez deviné, je venais d'être perforé de sa varlope ; c'est là une opération qui demanderait de la délicatesse, mais allez donc espérer cela d'une brute aussi grossière qui ricanait et jouissait d'autant plus qu'elle me sentait souffrir davantage. Puis je m'habituai à ces coups de rabot dans mon intérieur et je me repris à savourer les baisers passionnés de Charlot et

les cochonnes réflexions que tous deux faisaient.

Ce mouvement de va-et-vient, ce jeu de pompe aspirante et foulante, ne pouvait cependant pas durer indéfiniment ; la respiration de Charlot devenait plus bruyante et ne laissait plus guère sortir que des « hans » époumonnés, ses doigts crispés labouraient mes fesses, ses jambes se raidissaient plus nerveuses encore, il avait grand' peine à bégayer d'une voix haletante et entrecoupée : « Sacré... bon Dieu!... que c'est bon!... bon!... Ah! ma petite femme!... Ma... ma... chérie!... Petite cochonne!... que tu me fais jouir!... Ah!... merde!... » Et il s'avachissait sur moi, tandis que son foutre brûlant incendiait mes pauvres entrailles.

La crise épileptiforme passée, il ne sortit de mon cul qu'une lamentable défroque, une espèce de guenille molle, puis il se retourna sur la paille en murmurant : « Bon Dieu ! faut-il tout ce même être cochon !... »

Charlot pourtant, son copain satisfait, tenait à avoir sa part des plaisirs contre-nature auxquels il avait préludé depuis bientôt une demi-heure par ses bécottements à mes tétons, son

suçotage de ma bouche et combien d'autres privautés ! Il n'attendait donc que l'instant où la place serait désertée par son camarade vaincu pour me renverser de façon à pouvoir s'escrimer cavalièrement sur moi et à me faire sentir la vigueur de ses éperons.

Après quelques tâtonnements, sa clef a trouvé le trou de la serrure, mais nom d'un bon Dieu ! si seulement il avait pris l'élémentaire précaution d'en graisser le mécanisme ! Malgré mon courage, j'allais hurler de douleur sous la pression de cet écorchement à vif, mais lui déjà, tandis qu'il m'enserrait avec son bras gauche, de sa main droite il avait saisi ma bite, il me branlait furieusement, et à l'instant précis où je souillais de mon sperme la paille de notre couche, le sien se confondait dans mon cul avec celui de son vertueux compagnon. Celui-ci, momentanément satisfait, ronflait à ma gauche, l'autre retirait son instrument et en guise de remerciements ne trouvait rien de mieux à me dire que : « Sale vache !... tu m'as esquiné !... » Puis il avait roulé à droite, cherchant et trouvant sans tarder, dans

un lourd sommeil, le repos de la brute après l'accouplement sexuel.

J'étais donc maintenant allongé entre ces deux vauriens qui m'avaient démoli moi-même et tandis qu'ils ronflaient bestialement, sans le moindre remords de leurs ignominies, je serrais les fesses pour ne point laisser s'échapper leur prolifique liqueur et en rêvassant, je songeais que la race des trimardeurs n'était pas encore près de s'éteindre, puisqu'il y avait en eux de si puissantes réserves de semence.

*
* *

Je philosophai ainsi longuement dans une somnolence réparatrice de mes forces ; puis de côté et d'autre, chacune de mes deux mains recommença d'abord timidement à s'égarer sur le ventre découvert de mes deux compagnons de débauche, et progressivement je vins à bout par d'obscènes caresses de réveiller leur virilité assoupie, tandis qu'ils continuaient, eux, à dormir à poings fermés. Je fis tant et si bien des doigts, de la bouche, de la langue, qu'un ronflement plus sonore et subi-

tement interrompu m'avertit que Mile revenait à la réalité de l'existence :

— Oh ! que j'ai donc envie de pisser !

— Eh ? bien, pisse lui dans le cul.

Cet écœurant conseil lui était donné par Charlot que j'étais aussi parvenu à ranimer.

— Ah ! pour cela non, c'est trop cochon.

Il me répugnait en effet de me prêter à cette dégoûtante opération. Cela dépassait vraiment par trop les bornes permises.

— Si ce n'est pas de bon cœur, ce sera de force, tu sais, allons, sois gentil.

— Non, pas ça ?

— Allons !

Et les voix déjà se faisaient menaçantes. La résistance au reste eût été inutile, car Charlot m'immobilisait de ses bras d'acier, ce qui laissait à Mile toute faculté de contenter ses sadiques fantaisies, le trop plein de sa vessie me noyait le fondement. Puis c'est lui qui me captive et Charlot, ayant une non moins violente envie de pisser, a bientôt introduit sa pine dans mon orifice postérieur, et son urine me brûle les flancs, ils sont soulagés les deux animaux, et moi, quand enfin je recouvre ma

liberté, je n'ai que juste le temps et la force de gagner la porte pour lâcher le singulier lavement qui m'avait été administré.

Pas trop fâché au fond de l'aventure et de cette sensation inédite, soulagé à mon tour, je revins prendre ma place entre mes deux bourreaux, escomptant bien d'autres turpitudes encore.

Charlot expliquait à Mile que si je n'avais pas voulu me laisser faire, il n'aurait pas hésité à me pisser dans la bouche !...

Afin de leur témoigner que je n'avais pas la moindre rancune pour l'immonde traitement qu'ils m'avaient infligé, m'insinuant derechef entre eux deux, je recommençai à les embrasser sur la bouche (système de langues fourrées, S. G. D. G.). Ils s'attendaient d'ailleurs à cette privauté, car sans tarder et tout en racontant d'atroces obscénités, ils avaient bouchonné ma chemise de façon à pouvoir s'emparer de mes têtens. Ce qu'ils les suçaient goulûment, comme si un jet de lait devait enfin récompenser leurs efforts prolongés et laborieux ! Je commençais pour ma part à craindre que ce ne fût bel et bien du sang qui en jaillît à force,

pour abreuver ces deux vampires. Mile pourtant s'arrêta, mais portant la fureur inassouvie de ses lèvres et de ses dents au bas de mon ventre, c'est ma brisquette que maintenant il tâte et mordille tout en demandant à Charlot de me fricasser les couilles de ses deux mains. J'ai à peine le temps de protester contre la violence de leurs procédés que l'effet déjà s'est produit irrésistible et instantané, ma crème a jailli épaisse et abondante dans la bouche de Mile. La brute continue cependant sa dégoûtante besogne, malgré mes supplications pour obtenir quelques minutes de répit, car à la jouissance avait succédé pour moi une cuisante douleur ; il continue, encouragé par Charlot qui lui promet de le remplacer quand il n'en pourra plus ; il continue et le plaisir renaît sous les morsures de ses dents, une deuxième fois je sens les approches de l'indéfinissable sensation, j'étreins nerveusement son cou de mes deux bras, l'éjaculation a lieu, je jouis et je retombe épuisé...

Auront-ils enfin pitié de mon accablement ! Ah ! bien oui !... Mile a maintenant cédé la place à Charlot qui me gougnotte avec plus de

bestialité encore, excité par les propos orduriers de son compagnon qui s'est imaginé d'enfoncer aussi creux qu'il a pu deux de ses doigts dans l'anus. « Ah ! salop ! ah ! vache ! hein, tu voulais jouir ! eh bien, jouis donc, putain ! Tiens, tiens, tiens, cochon ! » Et l'attentat se perpète toujours. Je n'étais plus qu'une machine inerte entre leurs mains, presque inconscient de ce qui se passait, ne pouvant plus guère que proférer des gémissements et des soupirs étouffés. Combien de fois le spasme vénérien m'a-t-il secoué et vidé ? Je ne le saurais vraiment dire au juste.

Je m'aperçus toutefois que Mile me forçait à ouvrir la bouche aussi grande que possible, et dans l'état quasi léthargique où m'avaient plongé tant d'ignobles manœuvres, j'eus l'intuition de me sentir tout d'un coup la gorge remplie d'une liqueur âcre et gluante. Les deux cochons de venaient-ils pas d'y décharger ensemble et ne me contraignaient-ils point, cette saloperie faite, à avaler le répugnant produit de leur humanité, leur sperme immonde de chemineaux, me disant que c'était là un sirop qui valait un Dubonnet. Ils me lâchèrent

enfin et se rendormirent après s'être promis de rigoler encore un peu le matin avant le départ.

Moi j'en avais assez ; j'étais moulu, vanné, esquiné, démoli. Prétextant quelque besoin à satisfaire, il ne fallait pas d'ailleurs que le jour me trouvât là, je quittai leur aimable compagnie.

Cinq minutes plus tard, dans mon lit, je réfléchissais au degré d'abjection où j'étais tombé ce soir-là. Horreur ! avec des trimards !... Et je finissais par trouver repos et réconfort dans un sommeil de plomb.

Au matin, sortant du refuge municipal, mes deux gaillards sonnaient à ma porte, ils sollicitaient de ma libéralité un petit secours, morceau de pain ou menue monnaie.

Ils ne se doutaient certes pas que je leur devais quelque reconnaissance pour leurs bons offices à mon endroit. A chacun je remis une pièce de dix sous, le travail nocturne par eux fourni valait bien cela. Ils me remercièrent et poursuivirent le cours de leurs pérégrinations ; je les vis s'éloigner et disparaître au coin de la proche rue. Plus d'une fois, depuis, il m'est

arrivé de les regretter, en revivant par le souvenir toutes les horreurs qu'ils m'infligèrent en cette bienheureuse nuit.





CHAPITRE IV

Thomas -- Dragonnades

Albert n'avait pas menti en m'assurant que son grand frère Thomas ne demanderait pas mieux que de partager nos plaisirs. J'en eus la preuve le soir du 31 décembre 190.. Sur les six heures de relevée, Albert flanqué de Philippe vint m'annoncer que le permissionnaire, débarqué du matin, se proposait de me faire visite le soir même ; et les deux gamins ajoutèrent que je l'obligerais en lui offrant un lit chez moi ; l'exiguité du domicile familial, deux

tout petits appartements pour cinq, expliquerait suffisamment cette invitation de ma part. Décidément, ces gosses-là ont le truc de la chose ! Albert, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, avait, lui, rendez-vous avec Ernest, le fils du boucher, et Philippe, qui en pince toujours pour son meunier, se proposait d'aller lui dire bonsoir.

A 8 heures très exactement — on n'est pas militaire pour rien ! — ma sonnette se prend à tintamarrer, cavalièrement agitée par la main de Thomas. Un splendide garçon de vingt-deux ans, ce qu'on appelle ici un fort gars de ferme, un musculeux Beauceron, doublé d'un beau dragon, dragon au 16^e. Il était vraiment bien dans sa grande tenue, superbe mâle !... « Bonsoir, monsieur, vous m'attendiez ?... » — « Peut-être un peu, entre donc, mon gros... » Et une fois entré : « Albert m'a dit que... » Il cherchait ses mots qui ne venaient pas facilement. — « Qu'est-ce qu'il a bien pu te dire, Albert ? » — « Il m'a dit *que* vous lui aviez dit *que*... (dame, ce n'est ni dans les fermes, ni à la caserne qu'il a pu apprendre à discourir comme un académicien, ce pauvre

Thomas, et puis, sans en avoir trop l'air, il était tout de même un peu ému) *que...* vous lui aviez dit *que* ça ne vous gênerait pas... *que* pendant ma permission je vienne coucher chez vous, vu qu'à la maison on est un peu resserré. » Oh ! non, ça ne me gênerait pas, tant s'en faut ! « Voyons, Thomas, parlons franc ; est-ce pour coucher chez moi ou pour coucher avec moi que tu viens ? » — « Ah !... ce sera comme vous voudrez. » Et sa figure qui s'épanouit, bien qu'en se teintant de rouge par un reste de pudeur instinctive, me démontre qu'Albert l'a mis au courant et que ce n'est qu'à bon escient qu'il est venu me demander l'hospitalité. « Eh ! bien, mon Thomas, pour simplifier les choses et ne pas user deux paires de draps, nous allons coucher ensemble, mon lit est assez large pour deux, et nous aurons plus chaud ; mais tu comprends que si j'étais une demoiselle, je ne voudrais point de cela, j'aurais trop peur de m'en repentir neuf mois après. » Cette réflexion, pourtant des plus sages et naturelles, le fit s'épanouir encore davantage, et bientôt il se tordait au récit de quelques gaudrioles à effet croustillant que je

lui contais, tout en lui versant de bonnes rasades pour l'émoustiller, et en dépit de son uniforme de dragon, le faire cuire assez.

Je le quittai un moment, lui disant de continuer à boire et à croquer les friandises qui se trouvaient à sa portée ; et je revins bientôt, mais complètement métamorphosé, à tel point que Thomas hésita quelques secondes avant de me reconnaître.

C'est que j'avais mis à profit mon éclipse momentanée pour me mettre complètement à poil, puis j'avais chaussé une paire de longs bas couleur chair, retenus au-dessus du genou par de ravissantes jarretières bleu d'azur, un pantalon de femme garni de dentelle, largement échancré par devant comme par derrière ; une chemise de fine batiste très décolletée, dissimulaient tant bien que mal, plutôt mal que bien, avec l'authenticité de mon sexe, mes charmes intimes. La taille étroitement emprisonnée dans un corset, mes tétons protestaient à leur manière contre cette invention en tentant de s'échapper par dessus leur rempart ; quelques fleurs d'oranger, s'il vous plaît, dans les cheveux, un peignoir rose, des pantoufles

de velours rouge, faisaient vraiment de moi une femme, la femme de Thomas. Aussi, vite revenu de son premier ahurissement, mon gentil dragon ne trouva-t-il rien de plus expressif, pour exprimer sa satisfaction, qu'un « sacré nom de Dieu ! que tu es donc joli comme cela !... »

Mais déjà à califourchon sur ses genoux, je l'embrassais à bouche que veux-tu, et lui me rendait gauchement mes caresses passionnées. Entrelacés, nous serrant bien fort l'un contre l'autre, je m'enivrais de ses pénétrantes senteurs. Mes mains pourtant ne restèrent pas longtemps inactives, tandis que la droite frisait la blonde et soyeuse moustache de mon amant, passait et repassait sur ses cheveux à l'ordonnance, et telle une patte d'araignée effleurait avec délicatesse son cou et sa figure, la gauche avait déboutonné l'un après l'autre les boutons de sa tunique, avait entr'ouvert sa chemise réglementairement matriculée, de telle façon que sur sa peau frémissante, juste à la place de son cœur, dont je percevais les battements précipités, j'avais déposé un long et savoureux baiser. Puis, ma coquine de main

gauche ne s'était-elle pas enhardie au point d'entreprendre de donner de l'air au prisonnier enfermé un peu plus bas. La besogne se poursuivait, la geôle allait s'ouvrir, quand Thomas m'arrêta net : « Sapristi ! attention ! tu vas me faire décharger ! » C'eût été trop grand dommage de perdre ainsi sa précieuse liqueur... Lui cependant travaillait et pelotait ferme de son côté, au risque de produire chez moi semblable catastrophe, tenant entre les cinq doigts de l'une de ses mains la preuve irrécusable de ma virilité, en dépit de mes atours féminins. Depuis un moment d'ailleurs, il m'avait arraché les vêtements qui le gênaient dans ses recherches, si bien que pour voiler ma nudité, je ne conservais plus que mes bas et ma chemise — une chemise de très fine batiste s'il vous en souvient.

— Assez de badinages, aux choses sérieuses maintenant...

Thomas manifesta le besoin de sortir un instant pour soulager son humanité. Quand il rentra j'étais au lit, aussi nu que le jour où je sortis du ventre de ma mère, et je chauffais utot simplement la place que mon bien-aimé

allait occuper à mes côtés. Son premier geste, je m'y attendais, fut de rejeter au pied du lit drap et couvertures et de s'extasier sur la splendeur de mes formes : « Vrai ! on dirait une femme !... Oh ! ma petite femme !... Dis, tu seras ma blonde... oh ! ma chérie !... Nous nous aimerons toujours !... » — « Oui, mon chéri !... mon Thomas !... »

Et ses baisers de recommencer, et de se multiplier. J'avais pris soin pour que l'illusion fût plus complète, de serrer les jambes pour dissimuler ce qui m'empêche d'être catalogué parmi les représentants du beau sexe ; dans cette chaste posture, de la femme, j'avais tout, sauf le gouffre sans fond qu'on rencontre infailliblement dans leur vallée ombreuse ; mais il n'y a qu'à prendre un chemin de traverse pour jouir d'un site encore plus délicieux, juste à l'opposé.

Soulagé donc de son trop plein liquide et solide, Thomas procède à sa toilette de nuit d'amour. J'en suis tous les détails avec le plus palpitant intérêt. Le voilà en bras de chemise, sa tunique est allée rejoindre dans les coins qu'ils occupaient son casque à crinière et son

grand sabre ; successivement il tire l'une après l'autre ses jambières basanées, puis ses godilots et ses chaussettes. C'est bête assurément, pourtant c'est comme cela, croiriez-vous que ça me fait raidir encore davantage de voir ses pieds et de deviner ses cuisses et ses fesses !... D'ailleurs, sans tarder, la chemise matrioulée a le sort de ses autres effets militaires, et Thomas, aussi vaurien que moi, est à poils. Dieu ! qu'il est passionnant ! surtout quel formidable braquemard ! Ah ! plaignez, plaignez mon pauvre petit trou du cul, puisqu'il faut que ce terrible engin s'y fourre de telle façon que sa blonde fourrure vienne caresser mon orifice !...

Pas de temps à perdre, d'autant que sa queue se dresse absolument furieuse et donne tout lieu de craindre que le moindre choc n'ouvre les écluses spermatiques. Couché sur le dos, un coussin sous les reins pour me soulever le derrière, j'ai pris la position réglementaire, j'écarte les jambes et je dis à Thomas de me baiser comme on baise une femme. Connu, il se met en mesure, tandis qu'il est encore à genoux sur le lit, tout près de m'enfiler, je le prie de mouiller lui-même avec sa

main son outil de salive (j'aurais trop craint que le contact de la mienne, vu la surexcitation réciproque à laquelle nous étions parvenus, ne produisît la décharge électrique) et de pointer juste. « Ah! oh! aïe! ah!... » Ça y est, et tandis que de mes deux bras et de mes jambes j'enserme mon mâle, je n'entends plus que des « oh! ma chérie! ma petite blonde!... oh! ma mignonne adorée! ma femme!... » auxquels je réponds par « mon loup!... mon gros mignon!... mon Thomas!... encore plus creux, enfonce... » Et je me sens vigoureusement fouillé, nos langues se mettent de la partie, nos bouches se compénètrent, nos haleines s'aspirent. Le spasme final pourtant ne tarde guère à s'annoncer, le morceau de Thomas que j'ai englouti grossit encore et dilate mon anus, ses yeux se convulsent, les miens se brouillent, ses doigts s'incrument dans ma chair et j'ai conscience de le larder des miens avec fureur, ses dents menacent d'ensanglanter mes lèvres, nos soupirs se confondant... et... nous jouissons. Car à l'instant précis où son foutre me brûlait les entrailles, ma bite pressée entre nos deux ventres éjaculait copieuse-

ment et inondait le nombril de Thomas. Comme moi anéanti, il ne décule cependant point; cinq minutes après la manœuvre recommence. Je n'en fus pas autrement surpris, car je me doutais bien que les fusils des dragons étaient au moins à deux coups.

Cette fois, ce fut plus long à venir, mais combien plus délicieusement enivrant quand cela vint. Thomas fit tout ce qui était nécessaire pour procréer un deuxième gosse, mais afin que j'éprouvasse moi-même égale jouissance, il se mit à me branler énergiquement en même temps que sa bite allait et venait dans mon cul. « Ah ! oh ! ah !... » toute l'habituelle série interjective et de nouveau, avec la circonstance aggravante de la récurrence, le crime était consommé... momentanément épuisés, sans être toutefois rassasiés. nous revêtîmes nos chemises, Thomas sa grossière chemise matriculée, moi ma coquette chemise de femme, et comme deux époux légitimes, allongés côte à côte, et aussi rapprochés que possible l'un de l'autre, nous nous endormîmes bientôt d'un sommeil réparateur dont nous avions grand besoin.

Il faisait presque jour quand je m'éveillai le premier, Thomas ronflait toujours ; plus encore que la fatigue du voyage et la nuit précédente passée dans un compartiment de troisième, le travail de la soirée l'avait démoli. A mesure que la lumière blafarde de ce premier jour de l'an pénétrait dans notre chambre nuptiale, je le contemplais amoureuxment, il était si beau!... m'interdisant le moindre mouvement de crainte de l'éveiller.

Enfin il ouvrit les yeux, de sa gorge sortit un rauque gémissement, il s'étira jambes et bras, et revint à la réalité de l'existence. Moi cependant je feignis alors de dormir, et sentant son haleine m'effleurer le visage, je l'entendis murmurer :

— Bon Dieu, qu'il est tout de même chouette, ce sacré type-là !

Puis, sans craindre de me réveiller lui, il déposa sur ma bouche entr'ouverte un baiser bruyant et passionné, après quoi il se mit à me têter, tandis que sa main recommençait à chatouiller les parties génitales. L'effet fut irrésistible, immédiatement, je m'emparai de son outil et je me mis à le branler délicate-

ment. Petit à petit, nos deux machines redevinrent en fort bel état et ne demandaient qu'à décharger une fois encore.

Thomas alors me confia que depuis qu'il était au régiment, il éprouvait un bonheur inexprimable à jouer, quand l'occasion s'en présentait, au *soixante-neuf*. Il me demanda si je connaissais cela.

— Parbleu ! c'est même le seul jeu de cartes pour lequel j'ai du goût !

Il m'assura que je le rendrais le plus heureux des hommes si, avant de sortir du lit, je consentais à me faire son partenaire dans la délicieuse partie.

Sans perdre une minute, nous fûmes à poils et aussitôt en position ; Thomas s'allongea sur moi, la figure sur le bas de mon ventre, il emboucha ma clarinette, sans oublier de m'enfoncer deux doigts (vous lisez bien : deux doigts) dans le trou du cul. De mon côté, tout en pelotant et caressant son membre viril, je commençai à faire minette à son anus et je dardai aussi creux que possible ma langue dans l'amoureux réduit.

Son braquemard se quillait encore plus

ferme, sa bouche me suçait, m'engloutissait, je me sentais jouir... Pour Thomas aussi le dévouement était imminent, je m'empressai en conséquence d'abandonner ma situation astronomique et je me mis à sucer le gros bâton de sucre d'orge qui tentait ma convoitise. A peine l'avais-je entamé, que s'affalant sur moi, Thomas me rendait copieusement dans la bouche l'équivalent de ma libéralité que je déchargeais dans la sienne.

— Que c'est bon du foutre ?

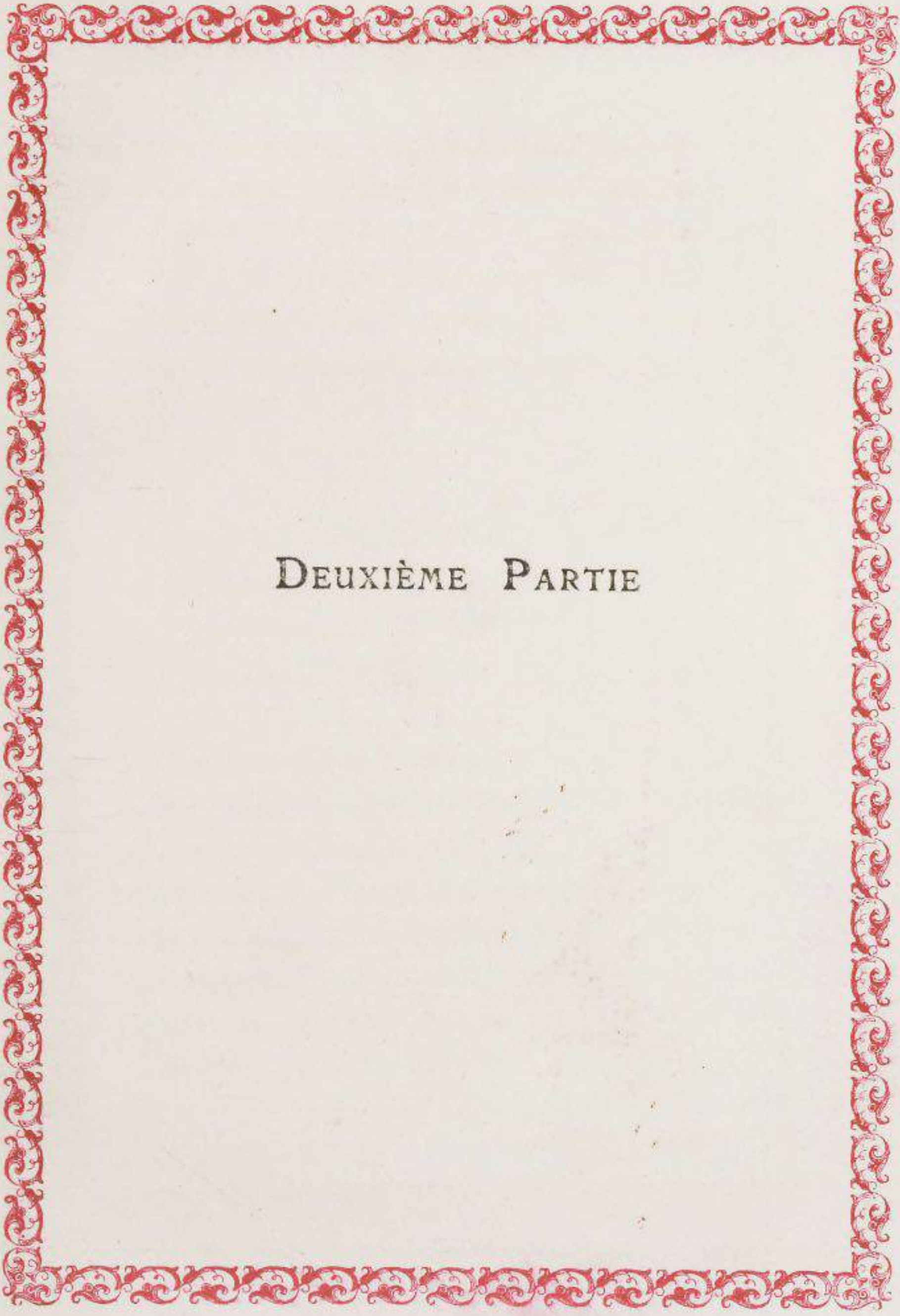
— Faut-il que nous soyons cochons !

Enregistrement instantané de nos impressions réciproques. Là d'ailleurs, rien de contradictoire.

Quand je revins à moi, la crise inévitable passée, Thomas était sur pieds ; tout nu, il se lavait à grande eau. Dieu ! qu'il est bien charpenté ! Puis il se rhabillait, dix minutes plus tard, il m'embrassait tendrement, coiffé de son casque à crinière, et je lui rendais ses caresses, il me disait : « A ce soir, ma chérie, ma chère petite femme !... » Laissant traîner son sabre, il s'en allait retrouver sa famille....

Et moi, je m'endormis de nouveau, persuadé
que j'allais rêver de Thomas, mon bien-aimé
dragon...





DEUXIÈME PARTIE

DEUXIÈME PARTIE



CHAPITRE PREMIER

La Confession de Thomas

SES DÉBUTS

Sa permission expirait le vendredi 8 janvier ; à 11 heures il devait avoir réintégré le quartier de cavalerie. Et chaque soir, très fidèlement, comme un mari bien sage, il était venu s'allonger à côté de moi ; nous nous endormions dans le plus amoureux entrelacement, mais non sans avoir épuisé la gamme des lubriques sensations. Au commencement de janvier, pourtant, les nuits sont longues, et l'on a beau forniquer aussitôt couché, se ma-

laxer les testicules entre deux sommes avec la perspective de ne point sortir du portefeuille sans avoir une fois de plus soulagé sa pauvre humanité, il reste du temps encore pour causer. J'avais donc causé avec Thomas; en veine de confidences il m'avait ouvert son cœur, dans sa conscience comme dans un livre j'avais lu des choses intéressantes.

J'espère que vous me saurez gré de vous les raconter à mon tour.

*
*
*

Thomas qui tout à l'heure allait avoir onze ans, ne soupçonnait pas encore qu'il portait sur lui, juste au-dessous de son ventre, à l'endroit précis où ses jambes prenaient naissance une source inépuisable d'ineffables délices. Assurément il avait remarqué cette petite affaire d'assez drôle aspect, à laquelle plusieurs fois par jour il éprouvait le besoin de donner un peu d'air pour que, tel un robinet, elle épanchât son trop plein. Parfois aussi, notamment le matin, dans son lit, en s'éveillant, il s'apercevait depuis quelque temps que cela devenait

raide comme un petit bâton. Par ailleurs, certains mots surpris de ci de là, des bribes de chansons où il était question « du jus de mes roupettes » et autres expressions analogues, quelques manœuvres de leurs doigts opérées par les grands de l'école, peut-être aussi une révélation instinctive de la nature lui faisaient deviner vaguement quelque chose. Il avait constaté aussi que les gosses de son âge étaient tous gratifiés de l'identique minuscule instrument qui raidissait comme le sien, alors qu'ils se le montraient de l'un à l'autre, tandis que les gamines, elles, faisaient pipi avec rien.

Bref, Thomas allait sur ses onze ans, à peu près vierge d'esprit et de corps, quand un jour que son père comme d'habitude travaillait au dehors jusqu'au soir, il vit entrer à la maison, pimpant dans son uniforme, un joli hussard, Maurice Thuilier, un voisin. Parti depuis six mois au régiment, il revenait pour la première fois seulement au pays, avec une permission de huit jours, et chose très naturelle, il voulait dire bonjour à sa voisine, la mère de Thomas.

A peine était-il entré que sa mère envoie

mon Thomas en commission. Satané gosse ! il a remarqué que derrière lui on a fermé la porte à clef. Pourquoi donc ?... Est-ce intuition ou simple curiosité ? Toujours est-il qu'au lieu de filer chez l'épicier, à l'extrémité du village, chercher je ne sais plus quelle denrée, il colle son œil à l'une des fentes de la porte, et alors il voit... non, vraiment, j'hésite à écrire une pareille infamie, et pourtant il le faut bien, le métier d'historien a de ces exigences — il voit certes ce que jamais il n'avait vu : sa mère, oui sa mère, étendue sur le lit, couchée sur le dos, sa robe relevée en bourrelet au-dessus de son ventre, son corsage dégraffé et les tétons à l'air. Et Maurice Thuilier, le hussard, à moitié déculotté, couché lui aussi sur le même lit, mais sur le ventre, et sur le ventre de sa mère !...

La bouche dans la bouche, se serrant de leurs bras, ils se secouaient en gémissant de plus en plus fort. Ça dura au moins cinq minutes, puis ils s'arrêtèrent pour bientôt recommencer !... Enfin, environ une demi-heure après être rentré, le hussard, tout ruisselant de sueur, se reculotta, embrassa une dernière fois la femme,

qui de son côté s'était levée, avait rabaissé ses jupes, rentré ses tétons et raccroché son corsage.

Au pas de course, Thomas était parti faire sa commission. Ce spectacle inédit ne laissa pas que d'émoustiller l'innocent gamin ; sans tout comprendre, il en savait assez maintenant pour avoir le désir de poursuivre ses investigations.

Cette nuit-là, il ne s'endormit pas aussi facilement que de coutume ; il lui semblait toujours voir le hussard secouant sa mère et pirouettant sur son ventre ; le petit ornement de son entre-jambes persistait à demeurer on ne peut plus raide, et puis il se rappelait que quelquefois déjà, s'éveillant au milieu de la nuit, il avait, dans la pièce d'à côté, entendu craquer le lit de ses parents et entendu aussi des chuchottements, des soupirs et des gémissements. Son père ne faisait-il pas alors comme tantôt Maurice Thuilier ? Voilà ce qu'à présent il se demandait. A la fin pourtant, il parvint à s'endormir.

Mais le lendemain, c'était précisément un jeudi, donc pas d'école et toute la journée

pour flâner, il s'empressa d'aller aux renseignements. La chose lui fut très facile. Dans la ferme contiguë à la maison paternelle était arrivé depuis une huitaine, en qualité de petit domestique à tout faire, un garçon de seize ans, pupille de l'asile départemental des enfants abandonnés. Thomas le fréquentait, ils sympathisaient ensemble et la première occasion ne pouvait manquer de faire d'eux une paire de bons amis. C'est à lui qu'il irait sans tarder raconter ce qu'il avait surpris.

Vous le supposez facilement, Just était aux anges d'apprendre l'aventure ; il faisait préciser avec un évident intérêt jusqu'aux moindres détails, et quand Thomas eut fini son récit, il ne se fit pas tirer l'oreille pour lui fournir séance tenante toutes les explications nécessaires. Mais afin de se faire mieux comprendre il lui exhiba un outil pareil à celui dont se servait le hussard dans son amoureuse besogne. Thomas en fut émerveillé, Just, lui, faisait pipi avec quelque chose ! plus longue, plus grosse, que sa pauvre petite misère à lui. Tout autour il y avait du poil, du beau poil noir, et lui n'en avait pas ; au-dessous il

sentait, car Just lui avait dit de tâter avec sa main, comme deux œufs de pigeon, Just appelait cela ses couilles ; le bout entièrement décalotté était d'un rouge vif.

Just lui avait demandé de le branler et comme il l'avait regardé d'un air qui traduisait assez son ignorance de la manœuvre, lui-même s'était mis à se travailler ferme. Il avait de la main droite empoigné ce qu'il appelait sa bite, la serrant fortement il la faisait glisser entre ses doigts, successivement il la décalottait et la recalottait. Thomas cependant ne perdait pas un seul de ses mouvements, se demandant ce qui allait advenir de cette étrange cérémonie. Just répondait difficilement, d'une voix empâtée et bégayante aux questions qu'il lui posait. Accoté le long du mur de la grange où ils s'étaient enfermés pour échanger leurs confidences, il se secouait toujours plus énergiquement, sa figure s'empourprait, tout son corps tressautait, de ses lèvres ne sortaient plus que des « ah!... oh!... comme c'est bon de se branler!... c'est bon!... bon!... si... si... tu savais!... Ah!... » Ses yeux se tournaient, Thomas était tout

ahuri et ne savait plus que penser. Un dernier « ah !... » et de la bite de Just trois ou quatre jets saccadés projetaient au loin quelques gouttes d'une espèce de liquide blanc, on eût dit de la crème.

Thomas s'apprêtait à demander à son ami qui subitement avait cessé ses mouvements désordonnés de lui expliquer le mystérieux phénomène, mais celui-ci déjà avait rentré sa marchandise ; à la voir si molle maintenant et si ratatinée, on ne l'eût pas crue tout à l'heure aussi vigoureuse ; et tout drôle, même l'air honteux, il s'était enfui en criant à Thomas : « Tu m'emmerdes ! »

Ce pauvre Thomas, faute de mieux, voulut du moins savoir ce que Just avait si curieusement craché là ; il ramassa donc les quelques fétus de paille sur lesquels c'était tombé, il les porta à son nez, ça sentait un peu l'eau de Javelle, il y toucha, c'était gluant, il y goûta, c'était un peu âcre. Et puis lui aussi, quelque peu honteux de tout ce qui s'était passé, il se mit à déguerpir.

Plusieurs fois pendant le reste de la journée, il dut porter la main à sa braguette, car son

petit morceau raidissait presque à chaque moment, quand il se remémorait ce que Just lui avait dit et ce que Just s'était fait devant lui. Fréquemment il fut tenté d'essayer la même manœuvre, il résista pourtant, car il avait vaguement conscience que si c'était bon, c'était aussi mal, ça devait être là ce que le curé voulait dire, quand à confesse, il lui demandait s'il avait fait de « vilaines choses ».

Mais le soir, dans son lit, étendu sur le dos, il se mit à frictionner sa brisquette, ainsi qu'il l'avait vu faire dans la grange à fourrage. Hélas ! à peine tentait-il de la décalotter qu'au lieu de goûter du plaisir, il éprouvait une cuisante douleur, il s'arrêtait, pour bientôt recommencer et ça le faisait souffrir encore davantage, tant et si bien que désespéré le pauvre gosse fut forcé d'abandonner la partie. Le nez dans la ruelle de son lit, il ne tarda guère à s'endormir, tout en se disant : « C'est égal, faudra bien que j'y arrive. »

Sur les trois heures du matin, il se réveilla parce qu'il éprouvait le besoin de faire pipi, et quand son pipi fut fait, avant de se rendormir il essaya encore, et cette fois (le bon Dieu ne

récompense-t-il pas toujours la persévérance) il en vint à bout. En recommençant, certes, ça lui fit encore bien mal, il eut le courage de continuer, et petit à petit, la douleur se calmait, à mesure que fortement comprimée entre sa main droite, sa bibite allait et venait d'un mouvement toujours plus rapide ; et c'était une sensation inconnue, inexprimable, qui s'emparait de tout son être. Son sang affluait au cerveau, son pouls s'accélérait, ses tempes faisaient toc-toc, ses oreilles bourdonnaient, la sueur couvrait son front, il lui semblait que ses yeux tout brouillés se révoltaient, ses jambes étaient tendues à l'excès, des soupirs oppressés s'exhalèrent de sa poitrine, il n'avait plus conscience de la réalité, il crut mourir... alors que pour la première fois... il JOUISSAIT!... Sa main avait machinalement abandonné son instrument de travail, et ce pauvre gosse ne sentit plus qu'un profond dégoût l'enivahir. Heureusement que le sommeil vint tout de suite calmer ses nerfs surexcités et remettre chez lui tout en ordre.

En s'habillant le matin, il éprouva une grande lassitude dans les jambes, il se sentait

tout drôle, et se figurait que chacun allait s'apercevoir de ce que tout seul il avait perpétré dans le secret de ses draps. Il se disait bien qu'il n'était pas près de recommencer, qu'il ne verrait plus Just, que c'était trop sale ; mais il se disait aussi et se répétait que pourtant c'était si bon !... Et puis le souvenir de Maurice Thuilier, le hussard, était là, fixé dans sa mémoire, avec celui de son ami Just, pour le persuader qu'il n'y avait pas que lui qui faisait cela, qu'après tout c'était une chose très naturelle. Il fut vite convaincu, la nuit suivante il recommença.

Tandis que dans l'autre chambre les auteurs de ses jours accomplissaient consciencieusement leurs devoirs conjugaux, Thomas se donnait à lui-même une deuxième leçon expérimentale de masturbation. A peu près au même moment où son père goûtait sa réjouissance quotidienne en se soulageant les reins dans les flancs de sa mère, il se tordait et se pâmait sous le délicieux effet de la contraction nerveuse qui, chez les gamins de son âge, tient lieu de la vraie éjaculation...

Maintenant il n'avait plus aussi grande

honte, il était initié et ne désirait rien tant que de retrouver Just pour apprendre de lui encore quelque autre chose.





CHAPITRE II

La Confession de Thomas

(Suite)

AVEC LE BERGER

Pas plus tard que le surlendemain, Thomas se retrouva avec Just aux environs de la grange témoin de leur premier crime. Aussitôt la conversation s'engagea, une conversation cochonne...

Thomas tout heureux de sa bonne fortune des deux dernières nuits, sans autre préambule, annonça à son ami que lui aussi avait

jour et que vrai c'était bon... Dans tous et chacun de leurs détails, il expliqua les manipulations personnelles qui avaient enfin produit la bienheureuse félicité, la *jouissance*. Et Just l'écoutait avidement, cependant que sa bite, quoiqu'elle eût été secouée à trois reprises la nuit précédente, se gonflait démesurément dans sa culotte. Quand Thomas eut fini ses explications, Just continua son cours d'onanisme pratique. Il ne se passait pas vingt-quatre heures sans qu'il ne le fit. A l'asile départemental, c'était avec ses camarades, le jour dans un coin ou dans un autre, aux cabinets surtout, et la nuit tout seul.

Depuis qu'il était arrivé ici, en condition, c'était régulièrement au moins deux fois toutes les nuits, avec le troisième charretier, un robuste garçon de dix-neuf ans (19 ans !) dont il partageait le lit. Ce qu'il en avait une bite celui-là !... — Ah ! mon Thomas, si tu voyais cela !... — C'était aussi avec le berger qui souvent lui disait : « Branle-moi. »

Et lui docilement le branlait.

Thomas enviait le sort de Just, il faisait les vœux les plus sincères pour avoir tôt ou tard

le plaisir de coucher comme Just avec un pareil charretier et de faire la connaissance d'un tel berger.

Cet échange d'angéliques propos ne tarda guère à faire venir l'eau à la bouche de nos deux polissons et les esprits spermatiques à leur pine.

— Dis, Thomas, viens dans la grange.

Les voilà bientôt installés sur une botte de paille que Just a déliée tout exprès. « Branlons-nous. » Chacun alors d'exhiber son morceau que l'un empoigne à l'autre... Comme ils y allaient avec toute la fougue de leur juvénile ardeur ! Ils eussent vite fait de précipiter l'inévitable catastrophe si Just, pour avoir maintes et maintes fois éprouvé l'expérience de la chose, n'avait fait cesser la manœuvre, afin que l'ineffable plaisir durât plus longtemps et que fût plus intense aussi l'indicible jouissance !

Tandis que côte à côte, serrés l'un contre l'autre, ils se reposaient de leur impudique travail, curieusement Thomas questionnait Just sur le troisième charretier et le berger, lui disant, lui répétant son vif désir de le faire

avec eux ; lui demandant s'il croyait que ce ne fût pas impossible. Pauvre enfant ! cher innocent ! gentil adolescent ! il n'y avait pour lui rien de plus désirable sur terre que de contempler et de manier la bite de ces deux grands types-là ! dix-neuf et vingt ans !... qui avaient un soupçon, une ombre de moustache, et qui s'étaient déjà amusés avec des femmes !... Ah ! les femmes !... C'est après quoi Just, de son côté soupirait, n'ayant pu, en dépit de quelques tentatives d'ailleurs maladroites, goûter à cet exquis fruit défendu. Il cherchait toujours, il imaginait quelles nouvelles tentatives plus fructueuses il pourrait bien entreprendre, afin d'avoir quelque chance de réussir. Ah ! les femmes !... une femme !... n'importe laquelle, pourvu que ce soit une femme !... D'après les dires du troisième charretier, corroborés avec ceux du berger, une femme c'était si divinement bon !... Pour calmer le prurit sexuel qui le démangeait, il se fit à nouveau empoigner par Thomas, l'assurant de plaider chaleureusement sa cause auprès des deux jeunes gens. Demain sans manquer ils iraient trouver dans les champs le berger

occupé à la garde de ses moutons et... — « tu verras ce qu'on aura du plaisir !... »

Tout à la joie de l'imminence de cette idéale perspective, Thomas redoubla d'ardeur dans son amoureuse besogne, tandis que son ami, de son côté, était loin certes de rester inactif. Ils travaillèrent tant et si bien, les deux polis-sons, qu'au bout de trois à quatre minutes tout au plus, Thomas se sentait envahir par le génésique frémissement. Au même instant, Just qui éprouvait les mêmes symptômes, projeta de son membre démesurément raidi et gonflé, à deux mètres à peu près de distance, son foutre brûlant cependant qu'il marmottait une fois de plus : « Ah ! les femmes !... les femmes !... une... une f...emme !... Puis leurs nerfs surexcités se détendirent ; ils étaient anéantis...

Ne pouvant quand même rester là indéfiniment, chacun rentra son histoire sans prendre l'élémentaire précaution d'en essuyer le bout encore suintant de la crème d'amour, et après s'être rendu compte que personne ne les voyait sortir de la grange, ils se quittèrent pour se retrouver le lendemain. Le bon Dieu

seul les avait vus !... Pauvres chéris, continuez à vous branler en paix ; si dans sa miséricorde, il vous a, le bon Dieu, ornementé d'une bite, c'est pour que vous vous en serviez. Au repos, les outils ça se rouille.

La nuit fut calme et modérée, Thomas ne se branla qu'une fois, avant de se lever le matin. Le charretier avec qui couchait Just avait eu, lui, la bonne fortune de tirer, à la tombée du soir, un véritable et sérieux coup avec une fille du bourg, qui d'ailleurs avait depuis longtemps prostitué sa virginité. Sans trop de difficulté, elle s'était laissé pincer, embrasser, chatouiller, et finalement baiser. Le charretier sans déconner la baisa trois fois en une demi-heure ; il avait épuisé sa réserve. Voilà pourquoi, cette nuit-là, Just qui de son côté s'était esquiné avec Thomas, put reposer chastement. Se souvenant de la promesse enregistrée la veille dans son spasme vénérien, Thomas sur les onze heures le lendemain rôdait aux environs de la ferme, Just rentrait pour manger la soupe. Comme il était accompagné d'autres travailleurs, il se borna, tandis que ceux-ci fredonnaient un air ordinaire, de lui glisser

dans le tuyau de l'oreille : « Eh bien?... » Et Just, sans perdre une syllabe des horreurs que les autres chantaient, de lui répondre à mi-voix : « Oui, ce soir à cinq heures, à la « Croix-Rousseau ». Les gars continuaient leur ignominie sacrilège parodiant l'air d'un pieux cantique (air : *Accourez, peuples fidèles*).

Ah ! qu' c'est bon un' fumelle,
Quand elle est en chaleur.
On déguste avec elle
Cinq minutes de bonheur (bis).

De sorte que pas un n'entendit demande ni réponse et ne se douta qu'entre les deux petits misérables se tramait quelque impur complot.

Plutôt avant qu'après cinq heures, au pied du calvaire dénommé la Croix-Rousseau, probablement du titre de propriété de celui qui avait eu la dévotion de l'ériger en pleine solitude de la campagne, Thomas se trouvait joyeux, quoique un tantinet anxieux de ce qui allait se passer. La silhouette de Just se profila à l'horizon, elle se dessina de plus en plus nettement, il approchait à grand pas ; il était arrivé au rendez-vous.

A cette époque de l'année, le berger qui fai-

sait parquer son troupeau dans les champs, ne rentrait pas le soir à la ferme, il couchait à la belle étoile, sous le grand ciel de la Beauce, dans sa petite cabinette roulante. Chaque soir on lui portait son souper, et ce soin rentrait dans la catégorie des quotidiennes occupations de Just. « Si tu veux venir mon Thomas, tu vas voir c' qu'on va rigoler... » Si tu veux venir ! Parbleu, il ne demandait que cela. Ce n'était point pour autre chose qu'il était ici. Au détour du prochain chemin, ils aperçurent les moutons qui, épars, broutaient la luzerne et le sainfoin, sous la garde vigilante des chiens dont les allées et venues régulières délimitaient rigoureusement le territoire concédé à leur appétit. Le berger, lui, était nonchamment étendu à l'ombre d'un replis de terrain. Couché sur le dos, ses bras repliés lui servant d'oreiller, il rêvait ; car que faire ainsi désœuvré, au long d'une interminable journée d'été, à moins que de rêver ? Il rêvait à ses amours, à sa blonde, à qui chaque dimanche, la retrouvant au pays voisin, il faisait sa petite affaire. Il rêvait aussi à Just qui ne devait plus guère tarder à lui apporter sa pitance, et qui

jamais ne repartait s'en s'être de la meilleure grâce prêté à l'opération masculine.

En ce moment Just arrivait avec Thomas dont le cœur battait plus fort à mesure qu'il approchait du berger. Celui-ci avait-il été édifié par Just sur le désir de son jeune compagnon, ou bien était-ce simple intuition, ou encore passion irrésistible ?... Toujours est-il qu'aussitôt après s'être rendu compte du menu, toujours le même d'ailleurs, qui lui était servi, Emile, le berger, un gentil blond de vingt ans aux yeux d'un bleu d'azur, absolument comme s'il n'y avait pas eu en la personne de Thomas un témoin attentif de ses propos, se prit à dire à Just :

— Tu sais, il était temps que tu arrives, voilà plus de deux heures que je bande à m'en faire péter le nœud. Allons, hop ! place-toi.

Sans tarder et sans la moindre révolte de pudeur, Just prit sa position accoutumée ; c'est-à-dire qu'il se déculotta, laissant retomber son pantalon jusqu'au bas de ses jambes, se coucha sur le dos à peu près à la place qu'Emile occupait tout à l'heure, releva sa chemise jusqu'au-dessus de son nombril,

écarta les jambes, et tout en caressant sa bite qui se dressait vers le ciel, comme un minuscule paratonnerre, il attendit... Il attendait que le berger, lui aussi, après avoir pissé (c'est une précaution toujours utile de lâcher la pisse jaune avant que de faire sortir la blanche, sans cela on éprouve parfois après des picotements désagréables); il attendait donc qu'il eût laissé choir complètement sa culotte, qu'il eût bien haut relevé sa chemise, et se fût sur lui couché à plat ventre, de telle sorte que dans le mouvement réciproque qui s'opérait au contact de leurs nombrils, leurs bites, parfois aidées de la main qui les remettait dans le droit chemin (hélas ! bien différent de celui de la vertu !) pussent se fricasser l'une contre l'autre.

Thomas jouit de ce spectacle délirant !... Just ne lui avait pas menti; elle était vraiment grosse, superbe, la queue du berger. A vrai dire, il lui eût été difficile d'établir une comparaison fondée, puisque jusque là, en fait de bites un peu sérieuses, il n'avait guère vu que celle de Just. Je ne mentionne même pas, ça

en vaut si peu la peine, les insignifiantes quéquettes de ses petits camarades.

Tandis donc qu'Emile, le gentil blond de vingt ans, dans son délire érotique, s'acharnait à faire à Just ce que le latin, parce qu'il revendique le droit de braver dans ses termes l'honnêteté, appelle le *coïtus inter femora*. Je traduis pour ceux qui n'entendent point cette langue archaïque et aussi à l'usage de ceux qui, comme moi et tous les gens sensés, estiment que tout par un Français peut être dit dans son langage national assez riche par lui-même d'expressions variées. Tandis donc qu'installé sur Just, comme il en usait avec sa blonde et tant d'autres à l'occasion, Emile s'efforçait en précipitant ses mouvements corporels de provoquer la bienheureuse éjaculation, Thomas allongé tout près de lui et lui aussi bite à l'air, se branlait en cadence, sans perdre la moindre de leurs paroles lubriques qu'il gravait précieusement en sa mémoire. Des lèvres des deux partenaires sortaient en effet les plus cochonnes expressions qui puissent germer dans un cerveau en rut. Ils avaient maintenant fini, Just avait déchargé à

l'instant précis où Emile lui barbouillait le bas du ventre de foutre. Et les deux saligauds restaient dans la stupide position qu'éprouve infailliblement chacun de ceux qui viennent de sacrifier à l'amour. Thomas lui, avait eu la présence d'esprit de ne pas aller jusqu'au bout; dame il était grand temps qu'il arrêtât sa manœuvre personnelle !...

C'est le berger qui le premier revint de son égarement. Il se disposait à corriger ce que son costume avait de par trop immodeste, quand Thomas toujours en train de se branler mollement, sans précipitation, en gamin expert déjà dans l'art de faire durer le plaisir le plus longtemps possible, se hasarda à soupirer : « Oh ! dis, avec moi !... Comme à Just !... » Emile, le berger, eut vite fait de constater qu'il promettait ce gosse (j'en sais maintenant quelque chose pour ma part); par bonté d'âme, par complaisance, il ne refusa point de combler ses vœux. Seulement il lui demanda de le branler un peu pour le faire raidir. Thomas ne demandait pas mieux. Il fit donc au berger la même opération que déjà il avait pratiquée sur son ami Just, que plusieurs fois il s'était

infligée à lui-même. Il n'avait pas besoin lui qu'on le branlât, car il bandait atrocement, sa machinette ressemblait comme dureté à une toute petite barre de fer. Le berger ne tarda point à bander, et quand il banda Thomas se coucha sur le dos, tandis qu'Emile écartait les jambes, et il reçut la décharge en plein ventre, la chaude décharge lui inonda le nombril.

Promesse de se revoir le lendemain si possible, ne peut-on pas toujours s'arranger pour cela?... Les deux victimes du berger le quittèrent. Le sens moral pourtant chez eux n'était pas encore tellement oblitéré que, tout en n'osant point s'en faire la confidence, ils n'eussent un semblant de honte après ce qui venait de se passer.

Thomas cependant retourna, et combien de fois! (Dieu seul le sait pour l'avoir consigné sur son grand livre, il nous le révélera au dernier jour!) Thomas, oui, le polisson, retourna avec Just et le berger. Il lia connaissance aussi avec le charretier, un grand brun celui-là.





CHAPITRE III

La Confession de Thomas

(Suite)

C'EST LE TOUR DU CHARRETIER

Etait-ce Just ou le berger qui en avait, dans le secret des draps ou ailleurs, au cours de quelque branlade, touché un mot au troisième charretier?... Peu importe, toujours est-il que quelque temps après, occupé à labourer une pièce de terre, que la moisson à peine terminée, le patron voulait ensemençer de vesce d'hiver, il ne cracha point, si plutôt, il n'eût garde de ne pas cracher, sur le morceau de

choix qui s'offrait à lui. Thomas s'approchait, insouciant, les mains dans les poches.

— Merde, ça y est, faut que je le baise !

Précisément, l'un des deux chevaux, Cupidon, éprouvait le besoin de pisser ; l'attelage s'arrêta, le charretier sifflota le traditionnel encouragement et le cheval, déployant son long membre, de façon copieuse pissa.

— Sacré nom de Dieu de cochon, quoi que tu viens foutre par là ?

— Rien.

— Eh bien ! fous ton camp alors et plus vite que ça.

Thomas goguenard, ne se méprenant aucunement sur le sens de cette injonction, à l'air reconnaissant la chanson, se mit à ricaner :

— Oh ! là ! là !... T'en dirais peut être pas autant à ta blonde ?

— Bordel de bon Dieu ! si tu décampes pas, je te fous une roulée.

— A poils ?

— Sale cochon ! il en a tout de même un toupet ce sacré gosse-là ; on lui tordrait le nez qu'il en sortirait encore du lait.

— Eh ! bien toi, c'est de la crème que t'aime mieux te faire sortir.

— Répète un peu.

— Pour sûr, quand c'est que tu te branles.

Ce disant, l'impudique Thomas exhibait et agitait, raide comme une petite cheville, son minuscule appendice.

— Vas-tu cacher cela, cochon de salaud, attends au moins que tu sois capable de dégorger.

Emile pourtant, le beau et brun charretier, sentait son quelque chose qui l'asticottait dans sa culotte. A 19 ans, plein de vie, de force et de santé et de foutre, comment d'ailleurs résister aux câlineries d'un gentil gamin qui, vous enserrant de son bras gauche passé autour de la cambrure des reins, et portant sa main droite au bon endroit, à la braguette du pantalon, l'œil langoureux, la voix insinuante, vous supplie : « Oh ! mon Mimile ! oh ! dis, montre-moi là ta bite !... »

Emile, tu la lui montras, et certes tu fis bien, ton acte de charité va sur le champ recevoir sa récompense.

En effet, à peine le brun charretier avait-il

lancé un itératif : « Sacré bon Dieu de gosse, va!... eh ! bien, cherche-là un peu pour voir si seulement j'en ai une, peut-être qu'on me l'a coupée en nourrice », que Thomas plongeait hardiment sa main dans la culotte du gars et se rendait compte que la nounou du charretier n'avait pas été aussi barbare que de lui faire subir cette atroce opération : pine, couilles, poil, tout y était et dans quelles proportions!... Jamais le gamin n'avait encore déballé autant de marchandises. Pour mieux se rendre compte de la superbe anatomie du splendide charretier, Thomas, non satisfait d'avoir exhibé et manipulé chacun des articles de sa devanture, s'apprêtait en détachant la ceinture de cuir qui lui tenait lieu de bretelles, à faire aussi l'inventaire de son arrière-boutique. Emile, alors, jeta un regard inquisiteur sur les horizons sans fin de la plaine, tira sa montre de son gousset et constata que l'heure du goûter approchait, le cadran marquait la demie de trois heures.

— Attends un peu, on rigolera tout à l'heure, en goûtant.

Il se rafistola tant bien que mal, reprit les

manchons de sa charrue et jusqu'à l'heure réglementaire il continua à tracer ses sillons. Il ne débandait pourtant pas, Thomas qui l'accompagnait dans ses allées et venues, dans sa culotte bandait plus fort que jamais, tout en songeant que 4 heures ça tardait beaucoup à sonner ce jour-là. C'est qu'Emile émaillait leur lubrique conversation d'expressions de la plus révoltante crudité.

— Djà ! oh ! hue ! oh !... Djà ! Sacré nom de Dieu !... Djà !... oh !...

Les chevaux s'étaient arrêtés. Tirant de sa sacoche en toile bleue un morceau de pain bis et un autre de fromage affiné, lesquels charitablement il partagea avec Thomas, Emile lui dit :

— Alors, on va se branler !

— Oh ! oui.

Et tous deux ayant constaté, en faisant circuler leurs yeux d'un point cardinal à l'autre, qu'aucun indiscret ne pouvait surprendre l'amoureuse besogne, ils s'étendirent côte à côte. Il y avait bien Dieu et ses anges, mais de ceux-là ce qu'ils s'en foutaient, d'autant que au sein de la voûte éthérée il ne se passe guère

de jour où il ne leur soit loisible de se rincer gratuitement l'œil de cet affriolant spectacle. Couchés donc tous deux, Emile disait à Thomas : « Allons, déculotte-toi, tandis que lui-même, ayant descendu son pantalon jusqu'aux mollets, sa chemise remontée au-dessus du nombril, il dressait son paratonnerre comme un défi vers le ciel orageux de cet après-midi-là.

— Oh ! merde, ce qu'elle est grosse ! Ce qu'elle est belle !

Thomas ne trouvait que ces deux exclamations pour exhaler les sentiments de son âme : l'admiration, la joie, la reconnaissance et d'autres encore. Mais il les répétait à satiété :

— Ce qu'elle est belle ! Ce qu'elle est grosse !

Ses mains toutefois ne demeureraient pas inactives, tandis que la droite décalottait cette belle et grosse pine, la gauche chatouillait les réservoirs foutateurs et frisottait les poils noirs et touffus du brun charretier. Puis, ainsi que Just, son premier éducateur, le lui avait enseigné, comme déjà il l'avait pratiqué avec le berger, il commença sur le solide nœud le mouvement de va-et-vient masturbateur. Le

membre se gonflait encore, raidissait de plus en plus et faisait mine de cracher son plaisir. Emile, ainsi gentiment travaillé, n'était pas resté non plus égoïste jouisseur, ni inactif branleur, il frictionnait et d'importance entre ses mains calleuses, la comprimant, au risque de la broyer, la brisquette du gamin. Mais sentant que malgré qu'il fit pour la contenir encore, sa liqueur séminale allait rompre la digue de son urèthre congestionné :

— Oh ! mon mignon !..., arrête un peu... tout à l'heure..., on recommencera.

La réciproque manœuvre cessa : en place, repos.

Dans cet interlude, à Thomas qui le questionnait, Emile apprit que

Quand une jeune fille a la jaunisse
Le remède le plus certain
C'est de lui mettre entre les cuisses
La racine du genre humain.

Mais la difficulté c'est d'en trouver qui consentent à user du spécifique. Heureusement que la bonne Tolérance hospitalise dans chaque ville quelques-unes de ces intéressantes malades. A C., tu n'auras qu'à te présenter, soit au 23, soit au 16 de la rue d'Israël, 2 francs la

passe, un bock, une menthe, 10 sous à la putain et tu auras un bonheur complet. 16 ou 23, rue d'Israël, le vicieux gamin se promettait bien de ne pas oublier ni la rue ni le numéro et de s'ingénier pour franchir plus tôt que plus tard le seuil du Paradis vénérien.

Mais Emile avait omis de lui dire que pour être admis à cette suprême volupté il faut, en guise de patte blanche, exhiber un extrait de naissance qui vous gratifie d'au moins seize printemps. Sans cela, gare le coup de pied au cul de la part du tenancier du Bordel. J'ai pourtant souvenance d'une illégale aventure qui m'advint personnellement à ce 23 de la rue d'Israël : l'an passé j'ai effeuillé des roses et passé de délicieuses langues en cul à un trop jeune enfant de troupes de quatorze ans qui, de son mieux, selon ses précoces moyens, s'es-crimait sur le nombril d'une putain.

L'instructive conversation sur l'existence et les avantages du Bordel était finie, ou du moins la suite renvoyée à une prochaine rencontre. Reprise des onaniaques opérations : Thomas s'empara à nouveau de l'outil du charretier qui venait de saisir sa quéquette, et

chacun, comme en extase, les oreilles bourdonnantes, les yeux brouillés, le corps convulsivement agité de soubresauts, exhalait des exclamations de bonheur entrecoupées de mots cochons. Un rugissement rauque s'étrangla enfin dans la gorge d'Emile, avec un épouvantable blasphème. Plus insultant que jamais aux foudres du ciel, son paratonnerre venait de lancer sa copieuse décharge d'électricité vitale. Thomas resta stupéfait de voir qu'il en sortait une pareille quantité et de ce que ça avait giclé aussi haut. Lui, pourtant, n'avait pas encore son compte ; bien que par suite des caresses, des branlades et du pelotage qu'Emile n'avait cessé de lui administrer, ses nerfs génitaux fussent tendus à l'excès, il n'avait pas toutefois éprouvé le dernier et indicible tremblement de la jouissance. Le charretier lui, toujours vautré, maintenant affalé restait anéanti...

Son anéantissement d'ailleurs dura peu : à dix-neuf ans un gars de ferme, soldat de demain, a plus d'une cartouche de réserve dans la profondeur de ses couilles. Aussi quand il rouvrit les yeux et qu'il se remémora que le

gosse en était réduit à s'astiquer lui-même, le voyant en train de se masturber ferme :

— Attends un peu que je me remette.

Deux minutes plus tard il était rétabli. « Et allons-y, fredonna-t-il, à la fête à Choisy. » Chacun se réempara de sa chacune. Tout aussitôt Thomas sentit des crampes dans ses mollets, ses fesses éprouvèrent de tout singuliers picotements, chacun des nerfs de son corps se tendit à l'excès, chacune de ses veines se gonfla de façon démesurée, les prodromes de l'extase s'accroissaient... Il perdit la notion de l'existence réelle avec la dernière exclamation, le suprême râle de bonheur que fit sortir de ses lèvres serrées la vigoureuse friction d'Emile... Puis son petit membre qui suintait quelque peu, se dégonfla tandis que sa main droite qui jusqu'alors branlait le charretier, maintenant s'immobilisait. Celui-ci dut, en conséquence, pour mener l'affaire à bonne fin, en tirant son deuxième coup, manœuvrer lui-même son chassepot. La décharge ne fut pas longue à partir, mais dès qu'il sentit que ça venait, le cochon, tout en continuant à se la secouer, de couché sur le dos qu'il était, il se releva à

moitié et, pointant juste, il éjacula en plein dans la bouche entr'ouverte de Thomas, non sans bégayer : « C'est-y bon, hein?... » Oui, ce devait être bon, car ce cordial d'un nouveau procédé de fabrication fit aussitôt revenir le gamin de sa léthargie :

— Salaud va !... tu aurais bien pu tout de même pisser ton jus à côté.

Il s'essuya la face d'un coin de sa chemise, pendant qu'Emile, après avoir pressuré de la racine au bouton, sa longue tige mollissante, en extrayait jusqu'à la dernière gouttelette de sève. Après, il rentra toutes ses richesses dans sa culotte et, poursuivant son labeur quotidien, il reprit les manchons de sa charrue.

Thomas, de son côté, pendant que ses jambes semblaient encore jouer du flageolet, s'était aussi reculotté. Il remercia son infâme partenaire au jeu d'Onan, qui, tout en poursuivant son sillon et sacrant après ses chevaux, se borna à lui répondre :

— Il n'y a pas de quoi ; on recommencera tu sais quand tu voudras.

Oh ! oui recommencer et le plus tôt et le plus souvent possible, Thomas, certes, ne deman-

dait pas mieux. Sans attendre la prochaine re-
voyée, il devait, cette nuit-là même, à deux
reprises, faire gémir sa paillasse et craquer son
bois de lit, s'imaginant le faire encore avec
Emile, le brun charretier de 19 ans.





CHAPITRE IV

La Confession de Thomas

(Suite)

SA PREMIÈRE FEMME

Ça ne faisait de doute pour qui que ce fût ; ses yeux bistrés et cernés, sa frimousse co-chonnellement esquinée, un vilain mot risqué de ci, de là, quelque geste impur ébauché à toute occasion, n'indiquaient qu'hélas ! trop les lubriques habitudes de Thomas au début de sa carrière d'amours illicites. Ce gosse de treize printemps aurait pu en remontrer à plus d'un vieux marcheur. Depuis que Just lui avait

donné sa première leçon d'onanisme, il était en passe de devenir maître en la matière, usant jusqu'à l'abus de la masturbation. Parfois, c'était le jeu du solitaire, soir ou matin, dans son lit ; plus souvent il s'accoqu Coastait avec des compagnons de débauche dont l'âge s'étayait de huit à vingt ans. Ce que Just, le berger et le charretier, d'autres encore lui avaient enseigné, Thomas croyait utile de l'apprendre à de plus innocents que lui. Déjà il avait entr'ouvert et soulevé la braguette, caressé la guiguite d'au moins une dizaine de gamins, sans négliger de se faire branlifer par leur ingénue et délicate petite menotte.

L'impudique enfant, toutefois, était vierge de fillette ou de femme. Si son expérience l'autorisait à formuler un avis sur les mérites respectifs des bites et des nombrils masculins, voire même du trou postérieur d'entre les deux fesses, ce n'était que d'après les dires d'autrui qu'il se mettait martel en tête pour s'imaginer approximativement ce que pouvait bien être en poils et en chair un con féminin.

Oh ! son rêve, son désir le plus impérieux ! une femme ! oh ! oui ! une femme ! vieille ou

jeune, laide ou jolie, pourvu que ce fût une femme !

La femme il la rêvait et la désirait d'autant plus que Just venait de lui raconter avec force détails, entremêlés d'airs de mystérieuse suffisance, que lui enfin avait eu l'avant-veille la bonne fortune de goûter au fruit défendu ; enfin, avec une femme, il était parvenu à se dévirginiser.

Dimanche après-midi, il restait seul, de garde à la ferme ; les patrons partis à quelque hebdomadaire réunion familiale ; chacun des domestiques mâles et femelles, à ses plaisirs d'amour, quand il vit s'approcher une pauvre connue des alentours (je ne sais pourquoi) sous le sobriquet de « la Malle des Indes ». A cent lieues de réaliser le type d'une vierge à la Raphaël, c'était une puante et dégoûtante pierreuse de l'ultime banlieue parisienne, qui se baladait à quelque quatre-vingts kilomètres des fortifs. Faute de grives...

Just n'hésita pas une minute ; il lui proposa crânement l'affaire en lui offrant une pièce de quarante sous. Enchantée de l'aubaine fortuite, la « Malle des Indes » grimpa sans se

faire supplier davantage, sur un lit d'écurie ; elle releva ses minables jupons, exhiba ses flasques tétines et attendit que le gamin eût descendu sa culotte. Après un examen approfondi de la cavité vaginale, Just prit la position réglementaire, il enfourna sans difficulté (un fétu dans la bonde d'une barrique) enserré par la garce qui remuait vivement son troufignon. Au bout de cinq minutes à peine, il avait pour la première fois goûté le bonheur de l'extase fornicatrice. La « Malle des Indes » rabaissa ses jupes, empocha les quarante sous, et continuant sa route aventureuse, s'en alla pisser plus loin sur la route les gouttelettes de foutre du jeune homme.

Oh ! comme Thomas guignait une aussi mémorable veine ! En attendant, il économisait ferme les quelques sous qu'il parvenait à récolter, les gagnant ou les chipant de côté et d'autre, afin de pouvoir lui aussi s'offrir et se payer les délices d'une problématique « Malle des Indes ».

Au mois d'octobre, Thomas reprit sa place sur les bancs de l'école communale. Il se trouva avoir comme voisin un type plus âgé que lui

de quelques mois, nouvellement arrivé dans le village. Les deux galopins ne tardèrent pas à lier une amitié coupable.

Un jour que le sous-maître, tournant le cul, s'échignait à trouver au tableau noir la solution d'une règle de trois composée, Jules (c'était le nom du nouveau) au lieu de suivre la démonstration, faisait passer sous les yeux de Thomas l'esquisse grossière d'une pine touffue de poils, en phénoménale érection, qu'il venait de crayonner sur une feuille arrachée à son cahier, en même temps qu'il lui soufflait à l'oreille :

— Mets ta main dans la poche de ma culotte.

Bien que surpris, Thomas incontinent obéit et fut encore plus étonné en constatant que la dite poche de la culotte de son ami se réduisait tout simplement à une fente pratiquée dans la couture gauche du pantalon. Sa main n'eut donc point de difficulté à dénicher le gentillet oiseau d'amour. Jules n'avait pas encore eu le loisir d'ajouter en sourdine : « Branle-moi », que Thomas s'employait à frictionner son gland et à pressurer ses couilles.

Pour ne point rester en retour, Jules, sous le tablier noir de Thomas, furetait de son côté, et le duo masturbateur se poursuivait...

Le sous-maître cependant était tout de même parvenu à mener à bien son opération d'élémentaires mathématiques. Heureux du succès, alors qu'il se retournait vers sa bande de polissons, et il ne vit plus la main droite des deux moutards sur leurs pupitres respectifs, mais il s'aperçut du rubicond de leur visage, du flageollement de leurs jambes et de l'ébranlement de la table.

— Thomas et Jules, vous serez en retenue après la classe, et vous ne partirez qu'après m'avoir conjugué le verbe *s'agiter*.

Saligaud, va ! pourquoi punir ces deux échérubins ? Est-ce qu'à l'École Normale d'où tu sors à peine rémoulu, tu n'en faisais pas autant avec les autres apprentis éducateurs de la jeunesse ? Sale Escobar, appelle donc les choses par leur nom, ils se branlaient, quoi, ces enfants ; et ne vas-tu pas en faire autant toi-même, sur ta couchette, ce soir, à peine poussé le verrou de ton réduit nocturne ? Triple im-

bécile, il fallait donc par ces deux amours te la faire manipuler et sucer !

Quand ils eurent terminé la conjugaison pénitentielle du verbe *s'agiter*, sortis de l'école, les gosses, à l'abri du premier pan de muraille, se hâtèrent de terminer aussi celle du plus précis synonyme : *se branler*. Ils se branlèrent et jouirent de façon délirante.

Et que de fois ensuite ils récidivèrent ici ou là, au hasard des rencontres fortuites ou recherchées ! Mainte occasion favorisa ces deux charmants petits larrons.

C'est au cours d'une de ses réitérées branlades que Thomas ayant confié à son ami Just l'intensité de son désir féminin, celui-ci l'épata en lui confiant que pour lui ce n'était plus de l'inédit. Et en voyant la bouche bée de Thomas et ses yeux démesurément écarquillés, voici l'incroyable, véridique pourtant, histoire qu'il lui raconta :

Au mois d'avril dernier, son père alors employé à une usine de pneus pour vélos, rentra un soir tout drôle et tout furieux, menaçant de tout briser à la maison. « Eh bien ! de quoi que c'est que tu as ? » dit la mère stupéfaite,

qui dressait le couvert. « J'ai, bon Dieu!... J'ai... ah! bon Dieu!... y a... » — « Y a quoi, voyons, dis, tu m'effraies. » — « Eh bien! (en démolissant la table d'un formidable coup de poing et en brisant la vaisselle) y a que Milia est pleine. » Milia c'était sa fille, la sœur de Jules, 16 ans depuis trois semaines. « Ah! la sacrée garce! Ah! la cochonne de salope! » s'exclama la mère, sans réfléchir que pareille mésaventure lui advint jadis comme à tant d'autres, et que son honneur virginal ne dut sa sauvegarde qu'au seul fait d'un avortement habilement pratiqué dès qu'elle s'aperçut de la suppression de ses mensualités. « C'est pas vrai, c'est des mensonges... Faut-il tout de même être méchant pour inventer des affaires comme cela! » ripostait la femelle, sans trop d'assurance d'ailleurs. « Oh! sale putain! » récrimina le père furieux non pas tant de la perte du pucelage de sa fille que de la perspective d'une unité ajoutée à son personnel familial, en même temps qu'il s'élançait sur elle et la bourrait de coups de pieds et de poings. — « C'est pas vrai, que je vous dis », hurlait la malheureuse. — « Ah! c'est pas

vrai... t'en as tout de même un sacré toupet. » La mère venait tout bonnement de relever les jupes de la pécheresse. L'évidence éclatait comme menaçait d'éclater la peau de son ventre distendu à l'excès par sept mois de gestation. Et sur l'infortunée qui se recula jusqu'au bout de la chambre, acculée sur son lit, père et mère tombèrent à bras raccourcis...

Depuis quelque temps à l'usine, le père remarquait sans trop en saisir la signification des plaisanteries grivoises à son adresse, et surprenait des sourires moqueurs et entendus, quand ce jour-là un camarade était venu carrément lui offrir ses bons offices de parrain éventuel...

Il n'y avait plus mèche de persister dans la voie négative; poussée à bout, pressée d'interrogations, assommée de coups, la malheureuse sanglotta sa confession.

C'était le fait d'un sous-officier de chasseurs à cheval, auquel elle avait négligé de demander son nom de famille, s'étant contentée dans l'extase génétique de redire à satiété son gentil et aristocratique prénom : Gontran... Allez donc avec cette unique donnée rédiger un état-

civil à l'usage du même qui ne demande plus qu'à sortir du moule !

Au cours des manœuvres de septembre, le 69^e avait fait halte au village, et combien, Dieu des bordels ! parmi les hommes de tout grade, haletaient après la femelle, plus encore qu'après l'eau potable, si appréciée pourtant en plaine beauceronne !...

Comme les autres, le sous-off Gontran, sa monture animale une fois confiée aux bons soins de son brosseur — merde ! ce que je voudrais donc être le brosseur à tout brosser d'un gentil sous-off de chasseurs ! — Gontran s'étant lavé, bichonné, pommadé, parfumé, partit en chasse. Sans peine, il aguicha la femelle, et lui tira au bas du ventre trois coups de son mignon revolver. La triple blessure sur le champ, ne causa aucune douleur, si jolie et si cavalièrement maniée était l'arme cruelle ! Milia cependant eut la certitude que l'habile tireur avait mis juste au plein milieu de la cible quand elle constata effarée que le petit soulagement qui arrive aux jeunes filles douze fois par an, pour elle passa sous silence la prochaine échéance. Ce fut ensuite l'anor-

male boursoufflure de son nombril, la bien diagnostiquée tumeur maligne du ventre de la vierge qui doit enfanter.

« Bon Dieu de merde, de bon Dieu de garce ! Encore si c'était, merde, avec un gars du pays, y aurait peut-être à voir moyen de faire cracher son paternel. Bon Dieu de malheureuse... va !... » Et refoulant l'infortunée jusque sur la pailleasse où elle s'abattit comme une bête traquée, son père de nouveau la féonda.

(Arrivé à cet endroit de son récit, Thomas manifesta le désir de me baiser en cul. Trois fois de suite nous expirâmes voluptueusement et anéanti il remit à plus tard la continuation de son dépuçelage.) (*)



(*) Je raconterai cette scène invraisemblable dans le deuxième volume qui paraîtra tout prochainement,

Note de l'auteur : P.-D. RAST.



CHAPITRE V

La Confession de Thomas

(Suite)

QUI A BRANLÉ BRANLERA

A vingt ans sonnés on n'est plus un gamin. Thomas avait maintenant tiré au sort le numéro 69; lorgné, contemplé à loisir dans sa splendide nudité par l'aréopage des vieux saligauds qui, sous prétexte de trier sur le volet les futurs défenseurs de la Patrie, songent surtout à s'administrer de stimulants aphrodisiaques par la vue de tant d'adorables jeunes

gens ; ausculté, palpé, manipulé jusque dans ses plus secrètes parties par le major, le Conseil de Révision l'avait reconnu bon pour le service. En attendant sa feuille de route pour le 16^e Dragons, il avait repris sa très pénible et très modeste occupation de journalier. Le pauvre, certes, n'était point issu de la cuisse de Jupiter, il n'était que le produit d'un vigoureux coup de reins de son père, un des humbles d'ici-bas.

Au commencement de septembre, on offrit au père de Thomas un poste provisoire de veilleur de nuit sur la ligne de Paris à Tours ; le titulaire malade avait sollicité et obtenu un congé de deux mois. Jugeant la proposition pécuniairement avantageuse, le brave homme avait accepté, si bien que chaque soir, à partir de sept heures, dans sa cabinette, tantôt sommeillant, tantôt fumant sa pipe, tantôt humant l'air frais de la nuit, il était censé veiller à la sécurité de la ligne. Et cette fastidieuse manœuvre, pour lui, durait jusqu'à 6 heures du matin, après quoi il lui était loisible de réintégrer le domicile conjugal. Albert et Philippe devaient incessamment être expédiés à quelques kilomètres de là, chez leur grand'mère

maternelle pour l'aider à vendanger les trois ou quatre arpents de vigne qu'elle possédait au soleil. De telle sorte que seuls Thomas et sa mère couchaient à la maison.

Vous devinez, pas vrai, l'abominable aventure qui s'en suivit?... Hélas ! hélas !... à la honte de l'humanité, il me faut bien l'avouer puisque ce n'est malheureusement que trop vrai, hélas !... Thomas coucha avec sa mère (!)

Quoique dotée d'un mari qui ne l'avait jamais laissée jeûner, le substantiel aliment conjugal ne suffisait pas à cette femelle-là. En dépit des habituelles manœuvres solitaires communes à tant d'autres, son tempérament réclamait une nourriture plus épicée, et voilà pourquoi, s'il vous en souvient, Thomas, jadis, avait fortuitement surpris Maurice Thuillier, le hussard, en train de lui administrer sa pitance adultérine. Mais depuis, Maurice Thuillier, marié par devant le maire et le curé, avait définitivement transporté ailleurs, avec ses pénates, son instrument dispensateur des célestes jouissances. Et malgré ses tentatives, l'infortunée garce n'avait guère pu jusqu'à

présent lui trouver de remplaçant qu'à de trop intermittents intervalles.

En voyant Thomas, le fruit de son premier enfilage, de gosse insignifiant, devenir progressivement un jeune homme des mieux conditionnés, une vilaine pensée maintes fois déjà lui était venue, inspirée par l'enfer ; elle s'était dit à elle-même, la rougeur au front, ayant certes conscience de son infâme désir, elle s'était pourtant dit que peut-être... Maurice Thuillier avait un successeur et elle un amant. Mais jusqu'alors elle avait pu repousser énergiquement la tentation, Pensez donc ce beau gars aux traits réguliers et énergiques, au corps si bien membré, c'était son fils, elle était sa mère !...

Par ailleurs, depuis longtemps déjà, en considérant, quand elle lavait ses chemises et ses draps, les traces révélatrices qui attestaient de sa part d'irrécusables pratiques onaniaques, elle se disait qu'après tout, c'était chose naturelle que les ruisseaux remontassent à leur source, et encore que c'était là autant de perdu et de gaspillé, alors qu'ailleurs ce serait si utile et bienfaisant. Que c'e fois n'avait-elle

pas cherché à surprendre les secrets de la nudité de son Thomas, quand il soulageait sa nature ou quand le dimanche il s'administrait un nettoyage complet ! Mais si elle avait pu repaître ses lubriques regards de son torse admirablement moulé, de sa large poitrine déjà velue, de ses cuisses et de ses hanches si fortement charpentées, elle avait dû se contenter jusqu'à présent de deviner la longueur, la grosseur et le raide de son nerf vital. C'était maigre satisfaction ; cet insuccès la désolait et rendait de plus en plus vif son désir de fornicuer avec lui, avec son fils !...

Bref, la mère de Thomas en était là de ses vacillantes dispositions, quand un soir lorsqu'il s'en revint souper, elle s'aperçut que sans être ivre, son beau gars était un tantinet éméché, il avait certainement bu plus que de coutume. Elle n'eut pas plus tôt fait cette constatation que, plus lancinante encore, l'infamale obsession s'empara de son esprit. Si elle l'eut connu, elle eut réédité l'*Euréka* d'Archimède, elle tenait enfin son moyen ; le sort en était jeté, ce soir. elle coucherait avec Thomas. Pour calmer les révoltes que la pudeur

filiale pourrait lui inspirer, elle le grisera tout à fait. Pauvre Thomas ! Misérable mère ! Le bon Dieu a dit textuellement : « Tu ne découvriras point la honte de ta mère ; c'est ta mère ; tu ne révéleras point sa honte. » — Au Livre du Lévitique, chapitre 18^e, verset 7^e.

Tout en soufflant sur ses cuillerées de potage, Thomas expliqua qu'un nouveau compagnon, embauché du matin, avait largement payé la traditionnelle bienvenue, comme savent faire les Parisiens qui ont quelque argent en poche, et il raconta ce qu'il avait entendu lui-même raconter à ce camaro, des fredaines épantantes, des noces à tout casser. Sa mère, cependant, tout près de lui, le frôlant de son corps en chaleur, prenant un indicible plaisir à ces émoustillants récits, lui faisant préciser certains détails et répéter les mots crus dont s'était servi le Parisien, ne discontinuait pas de remplir son verre aussitôt que Thomas, le gosier brûlé par l'alcool, l'avait vidé. La conversation cochonne ne tarda pas à prendre un tour plus personnel et plus confidentiel. Habilement questionné par sa mère qui avait passé un bras autour de son encolure, Thomas avoua

qu'il aimait énormément faire l'amour et qu'il serait parfaitement heureux la nuit où il pourrait s'endormir avec sa petite femme à lui dans ses bras...

L'heure du crime, de l'inceste avait sonné...

— Thomas !

— Quoi ?

— Tu vas coucher avec moi..., on va coucher ensemble...

— Oh ! non ! tout de même !

— Pourquoi pas ?

— Parce que... parce que tu es ma mère...
Oh ! non, pas avec toi.

— Imbécile, on voit bien que tu es saoul (et cependant elle lui versait encore une rasade) ; tu vas coucher avec moi, pas pour cela bien sûr, mais parce que j'ai donné à retaper le matelas de ton lit.

Présentée sous cette forme mensongère, la perspective de coucher avec celle qui lui avait donné le jour n'épouvanta plus autant Thomas, si bien que moins d'une demi-heure après, sur le devant du lit, à la place habituellement occupée par son père, il était allongé à côté d'elle. La garce avait pris un singulier plaisir

à le voir se débarrasser l'un après l'autre de tous ses vêtements, à contempler ses pieds, ses jambes, ses cuisses, se délectant à la pensée que dans un moment, elle allait enfin pouvoir réaliser le rêve abominable de lubricité que tant de fois elle avait caressé, empoigner l'outil amoureux de son Thomas et s'en faire empaler de façon à ne plus former qu'un seul corps avec lui ! Thomas s'était déshabillé sans trop regarder sa mère, qui pourtant était loin de se gêner dans ses opérations de toilette nocturne ; en dépit de l'ivresse qui le gagnait de plus en plus, il avait encore vaguement conscience que ce n'était vraiment pas habituel qu'un jeune homme de vingt ans couchât avec sa mère. Couchés tout près l'un de l'autre, le fils et la mère l'étaient cependant ; dans un moment, le crime odieux, l'épouvantable inceste allait être consommé !... La mère de Thomas, déjà, avait enchevêtré ses jambes dans celles de son fils, et tandis que de sa main et de son bras gauches elle lui enserrait la taille, au point de souder leurs deux corps, de sa droite, en dépit des protestations du pauvre garçon qui se traduisaient par des

« Oh ! non ! tout de même ! » coup sur coup répétés, elle eut vite fait de relever sa chemise et de caresser son outil. Mais à peine eût-elle commencé ses polissons et incestueux attouchements que Thomas, si ferme tout à l'heure, se prit à déblander. En vain sa mère, couchée maintenant sur le dos, l'avait-elle installé de force sur elle, dans la position réglementaire, en vain croisant les jambes sur ses reins et l'embrassant à bouche que veux-tu, s'efforçait-elle d'introduire la pine filiale dans le con maternel, Thomas déblandait de plus en plus. — « Oh ! non, maman !... tu vois bien que je ne peux pas. » — « Faudra bien que tu y arrives, » et tout en lui racontant maintes histoires cochonnes, elle se mit à le branler furieusement. Il ne bandait toujours point ; la raideur de sa bite, qu'à grand'peine obtenaient les frictions vigoureuses que sa mère lui infligeait, s'évanouissait dès qu'elle avait cessé le mouvement masturbateur pour tenter la pénétration. Elle le priait, le suppliait, le conjurait : « Mon Thomas, baise-moi ! » Elle l'invectivait aussi : « Propre à rien ! à vingt ans, ne pas être seulement capable de tirer un coup ! Et dire que

ça va être soldat ! Oh ! là ! là ! » Honteux tout de même, plus encore de son impuissance que de l'ignoble office que sa mère exigeait de lui, Thomas fit taire ses scrupules de pudeur filiale ; sérieusement, ardemment, il essaya de prouver sa virilité. Faisant appel à ses souvenirs amoureux, il demandait à son imagination de ragaillardir ses sens anémiés. Vains efforts ! sa bite molle et flasque n'arrivait qu'à traîner sur le bas du ventre de la femelle en rut, de sa mère !... Il se rappela alors à propos que pareille mésaventure lui était advenue la première fois qu'il avait franchi le seuil du Bordel du chef-lieu départemental. La putain sur laquelle il avait jeté son dévolu, quand il désespérait de pouvoir consommer le sacrifice, lui avait dit gentiment : « Attends un peu mon gros mignon, tu vas bien y arriver. » Et elle s'était mise à le sucer... L'effet avait été irrésistible ; quelques minutes plus tard, il atteignait le paroxysme de la jouissance. Thomas n'avait point fini de raconter cet épisode lubrique de sa jeunesse que sa mère, s'en voulant de n'avoir pas songé à cette recette infailible, avait embouché la silencieuse clarinette. Sans tarder

beaucoup, l'instrument musical, mordillé, suçotté, délicatement manipulé, se gonfla, se raidit, devint une belle grosse pine bien dure.

La femelle, quand elle jugea qu'il avait atteint le summum de sa longueur et de sa grosseur se le planta elle-même brutalement dans la matrice. Non moins brutalement Thomas l'enserra de ses bras nerveux, donna du cul à quatre ou cinq reprises, pour le faire pénétrer plus avant encore, et n'eut que le temps de s'exclamer : « Oh ! sacré nom de Dieu, de bon Dieu de merde... merde !... » Et ce disant, tout congestionné et suffoqué, au même instant qu'il avait conscience d'éjaculer copieusement, il sentait lui-même le foutre de sa mère brûler le gland de sa bite. La garce était arrivée à ses fins !... Son fils l'avait fécondée !... Toutefois elle n'était pas encore satisfaite.

Thomas revenait à peine de son ahurissement, quand il sentit que sa mère, avec qui il était resté accouplé, recommençait la cadence des lubriques mouvements de la copulation, en même temps que le baisant sur la bouche, elle égarait ses mains de la façon la plus libertine sur son dos, ses fesses et ses cuisses, sans né-

gliger la raie de son cul. La pine du fils incestueux qui n'avait point quitté sa chaude prison, se quilla de nouveau, si bien qu'en moins de dix minutes, une deuxième émission de la prolifique liqueur s'épancha pour corser la première. En la recevant dans son vagin, l'impudique créature soupira : « Oh ! Thomas, tu m'as fait un gosse ! » Son instinct maternel ne l'avait pas trompée.

Thomas cependant n'entendait plus, tout démoli, il était enfin parvenu à s'arracher des bras de sa mère, et lui tournant le cul, il était déjà endormi du sommeil de la brute satisfaite. Sa complice, de son côté, déposa un baiser reconnaissant sur la nuque de celui qui venait de la rendre si heureuse ; puis elle s'endormit à son tour en ricanant : « Vrai, s'il m'avait engrossée, c'est ça qui ne serait pas drôle. » Salope, va, grosse, tu l'es du fait de ton fils, car sa semence génitale a rencontré juste à point pour le féconder un de tes ovaires !...

Après six ou sept heures de son lourd sommeil, Thomas se réveilla le premier avec une forte envie de pisser ; il frotta une allumette,

descendit du lit, prit le pot de chambre et urina copieusement.

Ces multiples manœuvres éveillèrent sa compagne, qui sentit aussitôt renaître tous ses instincts lubriques, rien que de contempler Thomas se soulager la vessie. Eprouvant le besoin d'en faire autant, quand Thomas eut fini, elle s'accroupit sur le pot, ayant soin de relever sa chemise jusqu'au-dessus de ses tétons, les mamelles qui avaient allaité jadis le gars auquel elle se prostituait aujourd'hui !... Comme il n'y avait plus guère qu'une heure avant le lever définitif, elle engagea sans trop de difficultés Thomas à consacrer cette heure à faire l'amour encore, l'amour criminel de la mère et du fils !...

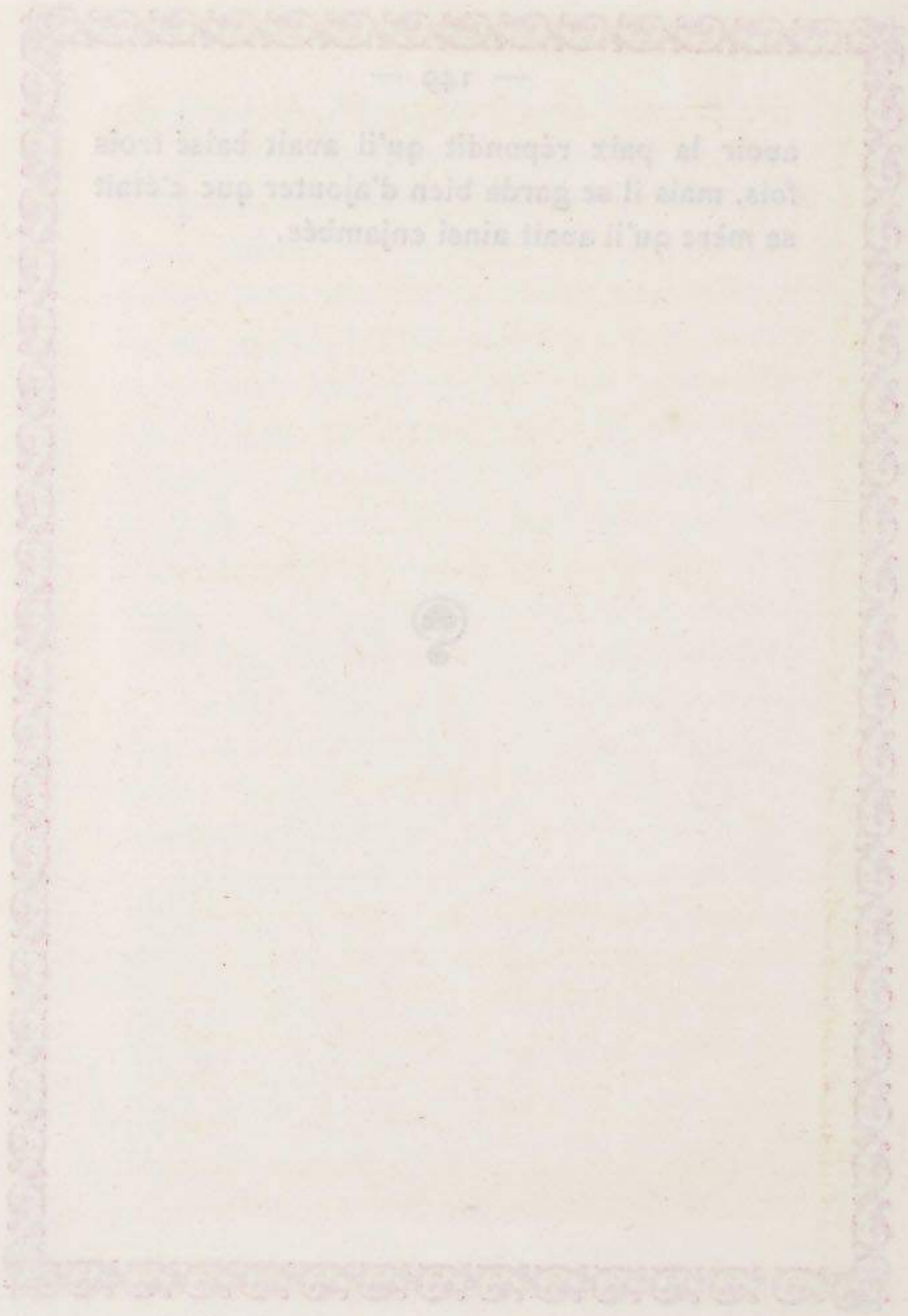
Les deux infâmes amants avaient à peine repris leurs places respectives dans le lit conjugal devenu le sanctuaire de leur incestueux adultère, que la dévergondée femelle se reprit à branler son garçon, avec toute sa science de goule impudique. Cette détestable opération s'imposait, il est vrai, car son ivresse maintenant dissipée, Thomas commençait à réfléchir

sur l'horreur de sa situation ; petit à petit, il se sentait envahir par un intense sentiment de remords et de dégoût. Mais quel mâle peut donc résister au branlage de sa pine, alors même, alors surtout que c'est une mère qui branle son fils?... Thomas à son tour s'enhardit jusqu'à branler sa mère, en chatouillant son clitoris. Et quand ils sentirent l'un et l'autre les prodromes de la jouissance génésique, pour la troisième fois il s'accouplèrent, pour la troisième fois dans la même nuit, la mère et le fils fornicant ensemble, mêlèrent leur semence et consommèrent leur sacrilège.

Thomas, l'heure de se rendre au chantier approchant, se leva péniblement, les reins brisés, les jambes molles et les yeux cernés. Il cassa une croûte et partit au travail... En le voyant arriver tout drôle, les traits abominablement tirés, bien loin toutefois de soupçonner l'épouvantable réalité, ses camarades le blaguèrent d'importance : « Ha ! mais non ! ta blonde n'a pas dû s'ennuyer cette nuit ! Combien de coups as-tu donc tiré, mon pauvre vieux, pour être ainsi vanné ? » Thomas pour

avoir la paix répondit qu'il avait baisé trois fois, mais il se garda bien d'ajouter que c'était sa mère qu'il avait ainsi enjambée.





avec la paix répondit qu'il avait fait trois
fois, mais il se garda bien d'ajouter que c'était
sa mère qu'il avait ainsi enjambée.





CHAPITRE VI

La Confession de Thomas

(Suite)

A LA CASERNE

Dans la première quinzaine de novembre, Thomas, comme tous les gars de sa classe, dut quitter la chaumine familiale. Son baluchot sur l'épaule, il prit le train en partance pour Melun où tenait alors garnison le 16^e dragons. Ayant comme la plupart de ses compagnons de misère noyé dans de multiples rasades le très compréhensible chagrin de quitter père et

mère, c'est sans trop grande appréhension qu'il envisageait la nouvelle situation qui lui était faite. D'ailleurs ce parfait libertin se promettait bien de ne pas rater une seule des favorables occasions que lui réservait la vie licencieuse de la caserne. Avec raison, il soupçonnait quelque chose d'inédit, et pourtant ce n'était plus un novice, notre dragon, mon Thomas ! Parmi les quatre ou cinq cents hommes du régiment, en était-il beaucoup qui pussent comme lui se flatter d'être sous peu le père d'un gosse par eux procréé dans le ventre de leur mère ?

Le premier soir, à peine fut-il couché que les conversations cochonnes commencèrent dans la chambrée. Les anciens indiquaient aux bleus les bons endroits, les rues à gros numéro, détaillaient les avantages et les spécialités de ces « dames ». Ils s'engageaient à les y conduire aussitôt qu'équipés et suffisamment dégrossis, le colonel les autoriserait à sortir en ville pour la première fois. Puis les dialogues devinrent moins animés à mesure que les ronflements se faisaient plus bruyants : Sodome s'endormait... Thomas, lui, eut quelque

peine à trouver le sommeil ; le changement de lit, les souvenirs du pays, et par dessus tout une formidable érection excitée par tout ce qu'il venait d'entendre, le tenaient éveillé. Minuit sonnait à l'horloge du quartier, quand pour arriver à dormir enfin il se décida à employer l'unique remède efficace qui pût avoir raison de l'impudique raideur de sa bite. Il l'empoigna, la secoua à cinq ou six reprises tout au plus, et souilla dans le spasme d'une intense volupté les draps que lui fournissait le gouvernement. Couché sur le dos au cours de cette bienfaisante auto-opération, il se retourna sur le côté droit et ne tarda plus à ronfler comme ses compagnons d'infamie.

Le deuxième soir, quand il eut quitté son uniforme, — car déjà il avait troqué ses défroques de gars beauceron contre la culotte bassannée et la tunique réglementaire, — ce fut la même histoire qui recommença. Les « *Bordels de bon Dieu* », les « *Garces et les putains* », les « *trous du cul de merde et les couilles* », les « *cons, les nombrils et les bites* », émaillèrent les chastes conversations de l'extinction des feux. Sans oser encore dire son mot cochon,

Thomas approuvait de ses rires, ravi d'entendre tout cela, et naturellement il bandait ferme. Quand on bande, il n'y a qu'un remède, c'est de baiser ou de se branler. N'ayant point de femelle à sa disposition, Thomas commençait déjà à gratter de son index, le filet du gland de sa bite, quand il sentit tout effaré quelqu'un se glisser sous sa couverture, entre ses draps. Et ce quelqu'un, en chemise, une fois installé à côté de lui, sur son lit militaire, eut vite fait de l'enlacer de ses bras, de l'embrasser à bouche que veux-tu, en lui insinuant sa langue aussi profondément que possible. Sans compter que d'une main experte, qui n'en était pas à son coup d'essai, il prodiguait toutes sortes de caresses à la protubérance sub-abdominale de Thomas.

Plus que surpris d'une telle aventure et de pareils procédés, celui-ci, qui pourtant n'en était plus et depuis longtemps à regretter son innocence baptismale, essayait en vain d'avoir quelques explications. Noyé dans les baisers les plus savoureux, il n'entendait ou plutôt n'aspirait que des « oh ! mon chéri !... mon mignon !... mon gosse !... mon bleu adoré !... »

Et encore « Bordel!... que c'est bon!... ma chère petite femme!... ma putain!... » De fait, le dragon, son camarade inconnu, le traitait comme en première nuit de noces le nouveau marié en use avec sa nouvelle épouse; il le malmenait même, comme maltraite au claques le type en veine de rigolade qui s'est payé le luxe d'une doublure de paillasse.

Thomas, qui depuis sa prime jeunesse, initié par Just, avait pratiqué les débauches masculines avec plus d'un jouvenceau comme lui privé de femme, se laissait faire très gentiment. Ce que voyant, le saligaud qui s'était improvisé ainsi son partenaire, n'hésita plus à s'allonger complètement dans les draps, et à s'y disposer de façon à pouvoir odorer de son nez et lécher de sa langue le trou du cul du patient, sans oublier de tâter les superbes tétons, de manipuler les couilles et d'opérer sur le membre d'amour l'indéfinissable manœuvre masturbatrice. Les caresses voluptueuses étaient si douces, si enivrantes, que Thomas s'aperçut à peine qu'à la langue, celui qui le tripotait ainsi venait de substituer autre chose

avec quoi il s'efforçait de pénétrer en lui par l'orifice de son anus.

Plus qu'étonné du procédé, Thomas qui n'avait jamais soupçonné qu'on pouvait se faire emmancher de pareille façon, instinctivement porta la main droite à ses fesses et fut consterné des dimensions de la bougie avec laquelle on tentait l'illumination de sa lanterne postérieure. Quelle bite, bon Dieu !... quelles couilles !... Un vrai membre d'étalon ! Se rendant parfaitement compte de l'énorme disproportion qui devait faire grincer la clef dans la serrure, le malheureux se disait que jamais la porte des divines jouissances n'arriverait à s'ouvrir. Par ses gémissements aigus, il commençait même à protester contre cette brutale violation de son arrière-boutique, quand son bourreau lui ferma brutalement la bouche de l'une de ses mains, en lui soufflant à l'oreille : « Veux-tu te taire, sacré nom de Dieu de cochon !... » en même temps que l'enserrant de son bras resté libre, il gagnait petit à petit du terrain.

La douloureuse quoique bienfaisante opération ne demanda guère plus de dix minutes.

« Ah ! bon Dieu !... ça y est tout de même !... » Cette exclamation de l'opérateur témoignait assez de la difficulté de l'entreprise autant que de sa satisfaction de l'avoir menée à bonne fin. Ça y était, en effet ; soudés ensemble, les corps des deux dragons n'en formaient plus qu'un. A la différence de l'enculeur, dont les frémissements nerveux trahissaient le bien-être, Thomas souffrait abominablement de son sphincter distendu par le morceau de chair raide qui le pénétrait d'environ 18 centimètres. Au lieu de répondre affirmativement au cochon qui lui demandait « si c'était bon », il le supplia de se retirer. Mais l'autre de riposter : « Ah ! bien, tout de même, non !... pas, bon Dieu, avant d'avoir joui !... » La jouissance d'ailleurs, le spasme sodomique, ne pouvait tarder. La bite du dragon était enfin parvenue à se loger toute entière dans l'anus de Thomas ; les poils du bas de son ventre confraternisaient avec ceux du cul de l'infortuné bleu. Alors il inaugura, lentement d'abord, puis d'un mouvement plus vif et plus saccadé, le va-et-vient génital. Et Thomas, ne pouvant faire autrement, endurait son amoureux supplice !

Après une dernière poussée plus violente que les autres, l'inondation spermatique se produisit, et l'enculé éprouva à l'instant de la décharge une sensation pour lui jusqu'alors inédite, d'autant plus vive que l'enculeur, en pédéraste expérimenté, au moment de la jouissance, avait eu soin de serrer avec frénésie la bite du pauvre garçon. Tant pis pour les draps du gouvernement souillés une deuxième fois de son sperme ! Le foutre de mon Thomas !...

Enfin l'animal retira son instrument de torture, son outil du fourreau, en murmurant un « Sacré bordel de merde de bon Dieu !... ce que je t'en ai foutu ! » Il s'était glissé hors du lit, et puis il avait disparu dans l'obscurité de la chambrée...

Ahuri de cette sodomique aventure, Thomas eut quelque peine à s'endormir ; il éprouvait à l'anus un picotement désagréable, une lourdeur insolite au bas des reins, dans l'intérieur de son fessier, le gland de sa bite si brutalement froissé tout à l'heure, le cuisait au point de lui donner de continues envies de pisser. Pourtant il finit bien par s'endormir. Mais quand, au son des trompettes, il s'éveilla, il

sz sentit tout drôle... quand il fut debout, ses jambes volontiers eussent joué du flageolet. Il n'avait point de miroir à sa disposition pour contempler la ligne bleu-noirâtre qui encerclait ses paupières ; mais son voisin de lit qui l'examinait curieusement, tout en se culottant, lui dit : « Merde, ce que tu as l'air vanné ! Cochon ! tu t'es branlé ! » Et Thomas sourit d'un sourire qui signifiait tout ensemble oui et non. Dès qu'il fut habillé, il alla chier et eut soin de chier à côté du trou, afin d'examiner ce qui pourrait bien sortir de son cul, après l'aventure de la nuit. Pour chier, il eut de la difficulté ; ça le cuisait, il se sentait comme déchiré, enfin il chia tout de même et constata que dans son résidu, il n'y avait que de la merde. Le foudre de l'enculeur s'était assimilé à sa substance. Mais lequel donc de ses camarades de chambrée avait ainsi nuitamment consommé avec lui, le mariage contre nature ?

Thomas se demandait encore si cela recommencerait souvent. Somme toute, il n'était pas fâché de l'aventure ; d'instinct il comprenait que cette manœuvre devait faire partie de

l'éducation militaire. Le meilleur soldat sera toujours le plus chaleureux sodomite. Le pourtour de son trou du cul cependant continuait à le démanger d'insolite façon.

Eh ! oui, ça devait recommencer et de fait ça recommença pas plus tard que la nuit suivante aussitôt trompétée l'extinction des feux et la licence de l'amour antiphysique. Mais cette fois le bleu reconnut son homme dans la personne de son voisin de lit. Déjà l'animal s'était glissé entre les draps de Thomas ; il l'enserrait de son bras gauche, le baisait follement sur la bouche, les yeux et jusque dans le creux des oreilles ; sa main droite se portait au bon endroit, à l'entre-jambes, caressait le petit frère qui s'éveilla et se mit à frétiller de plaisir ; fourrageait la toison sub-abdominale, explorait la capitale du Bas-Rhin ; puis relevant la chemise jusqu'au-dessus des nénéts, il se mit à les téter l'un après l'autre. Thomas se laissait faire gentiment et par ses baisers répondait aux baisers de son camarade. Les deux dragons en rut se pigeonnaient à bouche et langue que veux-tu, Etroitement entrelacés des jambes, leurs pines bien raides,

leurs couilles gonflées de foutre frataisaient, cependant que leurs mains n'oubliaient point de chatouiller l'orifice anal. Docile et intelligent élève, le bleu répétait toutes et chacune des manœuvres auxquelles l'initiait son ancien. A ses brûlantes déclarations d'amour et de félicité, il répondait par des interjections tout aussi passionnées: mon mignon!... mon chéri!... mon gosse adoré!... ma sacrée petite cochonne de garce!... ma gentille putain!... etc... toute la série, quoi...

Si les autres dragons n'avaient pas eux-mêmes été à cette heure occupés à satisfaire leur quotidien besoin d'enculade et de branlage mutuel ou solitaire, ils n'auraient pu que s'édifier de ce dialogue sodomite. Mais comme tous les soirs ce n'était en ce moment, dans la chambrée, qu'amoureux soupirs, significatifs craquements de lit, lubriques gémissements de paillasses, indicibles pamoisons vénériennes.

En dépit de ses efforts pour retarder le plus longtemps possible l'inévitable éjaculation, pour prolonger les préliminaires, le dragon sentit monter de la racine au sommet de sa colonne le très vif picotement, infaillible pro-

drome de la fusée spermatique. Il n'eut que le temps de s'engouffrer en se repliant sur lui-même, tout au fond du lit, de titiller de quatre ou cinq coups de langue la cible, l'anus de Thomas. Puis pointant juste le bout de sa pine au centre du sphincter, il poussa fortement en s'affalant ventre contre ventre, nombril sur nombril. Thomas qui l'enserrait de ses jambes et de ses bras nerveusement contractés se sentit alors pénétré sans la moindre douleur. Deux secondes plus tard, il était fécondé...

« Oh ! mon mignon !... merci ! A toi, maintenant... »

Le dragon décula, se retourna sur le côté, pria Thomas de lui lécher l'entre-fesses, ajusta lui-même son nœud à la boutonnière, et se fit enculer à son tour. Thomas enfonça la machine, le dragon pourfendu resserra ses muscles anaux, le clystère fonctionna au plus profond des entrailles. Thomas avait baisé son premier mâle ; il trouva et fit la réflexion que c'était superlativement délicieux, et se promit bien d'en tâter encore, d'en goûter souvent. Les deux dragons se désoudèrent. Pau ! alors apprit à Thomas que la veille c'était un briga-

dier-fourrier, un type cochon s'il en fut, qui s'était offert les prémices de son trou du cul. Il lui fit entrevoir la série des multiples et variées délices anti-naturels qui charmaient les loisirs et s'entremêlaient agréablement aux occupations professionnelles des cavaliers au 16^e dragons.

Enfin la théorie se termina ce soir-là par l'exercice pratique d'un 69 des mieux carabinés. (*)



(*) La suite des aventures de nos personnages fera l'objet d'un deuxième volume qui paraîtra à deux ou trois mois d'intervalle de celui-ci.

